

LA TRANSPARENCE

Cyrille CLÉRAN



ÉDITIONS DE LA RUE NANTAISE

Éditions de la rue nantaise © 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La transparence est un texte protégé par les droits d'auteur. L'autorisation de son exploitation doit être obtenue auprès de l'éditeur, de son auteur et de leurs bataillons d'avocats aguerris.

Photographie de la couverture : collection Régis Moulé © 2013 avec l'aimable autorisation de l'auteur.

*« La course des nuages ne m'a jamais
semblé aussi érotique. »*

Jean BERRITON, *Analyses estivales.*

*« Je n'ai pas peur du quotidien, c'est ce que
je vis tous les jours. »*

Marina LAROUSO, *Violences et déraison.*

à tous les rêveurs,

*Non pas de nos jours, mais dans un futur
proche.*

Dans les publicités, les laveurs de vitres sont souvent musclés. Sous leur bleu de travail à bretelles gris souris, les pectoraux luisent. À l'intérieur, derrière la haute baie vitrée, dans un bureau moderne, il y a une jolie femme. Elle porte un tailleur d'un gris peu soutenu. Ses dents sont blanches. Sa coif-

fure est impeccable. Entre elle et le laveur de vitres, le courant passe tout de suite. On pressent qu'un coït est imminent entre cet homme et cette femme aux physiques avantageux.

Dans la réalité les choses sont moins rapides.

Je ne m'en plains pas. Je constate. En ce jeudi 6 novembre, le temps est gris. Très gris. À cause des nuages. Ils cachent le soleil. Ils atténuent les ombres. Ça ne me gêne pas. Je dirais même plus, ça m'arrange.

À la radio, il y a des pubs. Entre les pubs, des infos que j'écoute avec fascination. Aucune ne me concerne directement mais ce n'est pas grave. J'écoute les avis des ministres (que je ne croiserai jamais) et les détails des cataclysmes qui atteignent des pays lointains (que je ne visiterai pas non plus).

Je rince mon mug et le dépose sur l'égouttoir en pin. Les pieds de l'égouttoir commencent à noircir. L'humidité, petit à petit, brûle le bois. Dans quelques années, je serai contraint d'en acheter un autre. Il faut que je prévoie. Sinon je ne m'en sortirai jamais.

Je débranche le toaster. C'est plus prudent. J'éteins la radio. Le silence se fait. La table du petit-déjeuner est propre. Les miettes de pain ont été balancées par la fenêtre. Elles nourriront les insectes, les oiseaux, ou pourriront.

Je mets mon écharpe autour de mon cou, remonte mes chaussettes, enfile mes godasses puis ma veste en velours. Je suis prêt. Je sors. Et referme derrière moi à clé, machinalement, et remets mes clés dans ma poche.

Je répète ces gestes tous les jours.

Je pose ma main sur la rampe d'escalier à la peinture écaillée par une rouille lente et sûre d'elle. Elle aura le dernier mot. Dans un siècle ou dans dix siècles. Peu lui importe. Sous la paume, la rampe est néanmoins lisse. Avec juste des petits reliefs, des petites bosses, des craquelures érodées par des paumes comme la mienne.

Je vis au troisième. Je connais la cage d'escalier par cœur. Ça fait plus de quinze ans que je l'emprunte tous les jours, voire plusieurs fois par jour. Dans un sens, ou bien dans l'autre, selon que je monte, ou bien descends.

Je m'appelle Url (prononcez : « Hurle »).
Je vis seul. Dans tous les sens du terme. Il y a
des gens qui vivent *bien* ; d'autres qui vivent
heureux, ou *en famille*, à *mille à l'heure*, ou
entre eux. Moi c'est seul que je vis.

Ça ne me gêne pas. Le temps m'a endurci.
J'en ai parfaitement conscience.

Je pousse la porte en métal et en verre de
l'immeuble fait lui aussi de métal et de verre.
Mais il y a aussi du bois ; pour les charpentes,
et du béton armé, pour les murs porteurs. Mon
reflet s'imprime dans la vitre, émacié.

C'est dur de vivre seul. On s'en aperçoit
en sortant dans la rue, où il y a tout de même
beaucoup de monde en dépit du temps gris, du
crachin qui menace, et de tous ces autres élé-
ments indistincts qui pourraient faire que cha-
cun, plutôt que sortir, préférât rester chez soi,
au chaud, à l'abri.

Je ne suis donc pas le seul à prendre le
risque de mettre le nez dehors. C'est déjà ça.
C'est un peu réconfortant.

Je traverse la rue. Preuve que je ne suis pas

complètement transparent : une voiture ralentit pour m'éviter. Je fais un petit signe de tête, un hochement à peine perceptible, en guise de remerciement. Je ne vais pas non plus m'agenouiller et sangloter de gratitude, les mains jointes, et chanter mille louanges pour couvrir d'honneur l'auguste conducteur de l'automobile qui a eu la délicate attention de ne pas me rentrer dedans.

La pluie, la fumée, la poussière, les insectes et les végétations minuscules, voire champignonnesques, sont à l'origine de ma vocation. Car si je suis laveur de vitres, ce n'est nullement par obligation. Rien ni personne ne m'y a contraint. Ce n'est pas un défi, pas un pari, encore moins un esclavage. C'est un choix. J'allais dire un héritage... Non pas que mes parents m'aient légué quoi que ce soit.. Mais c'est une simple parole qui tout déclencha. Une parole de mon père. « Ton père n'est pas vitrier ! » me rappelait-il lorsque j'avais la mauvaise idée de stationner dans son champ de vision. Je me tournais alors vers lui, souriais, bougeais d'un pas ou

deux de côté. Les choses rentraient dans l'ordre : mon père n'était pas vitrier et cette simple phrase contenait toute l'harmonie du monde ; le monde dès lors prenait corps, avec une place pour chaque chose, des zones d'opacité et des lignes de mire transparentes. Ça tient à peu de chose, une passion. Beaucoup de choses tiennent à peu de chose. Il suffit souvent de peu de chose pour obtenir une sorte d'équilibre, parvenir à quelque chose d'amplement satisfaisant. La plupart du temps, on peut faire beaucoup avec peu de chose. C'est ce que je constate tous les jours, moi qui n'ai pas besoin de grand-chose pour survivre.

En tout cas, moi, non content d'habiter, seul, un grand appartement au troisième étage d'un immeuble de la rue R 814, je travaille également en solitaire. Non pas que je sois misanthrope ou contre la mise en commun des compétences ou dépossédé de tout sens du collectif, mais c'est comme ça, je travaille seul, sans compte à rendre naturellement, sans personne sur le dos à m'enquiquiner... sans

personne non plus pour me soutenir ou me stimuler au besoin... Ce qui me convient. J'ai depuis belle lurette appris à ne pas me formaliser.

Aujourd'hui, si le temps est gris, je ne suis pas pour autant morose. J'aime ce que je fais. Je l'ai choisi. Et les Évènements n'y ont rien changé. S'ils n'avaient pas eu lieu, j'aurais quand même été laveur de vitres, et ce, dans des conditions grosso modo identiques. Si je suis tel, ce n'est pas par manque d'ambition. C'est simplement qu'en étant tel que je suis, j'atteins mes ambitions.

Ce choix relève de mon libre-arbitre. Il n'est pas dicté par quoi que ce soit d'autre.

Tout le monde n'a pas mes ambitions de surcroît. Je ne rencontre pas tous les jours, en tout cas, des gens qui ambitionnent de devenir laveur de vitres. Depuis les Évènements, de toute façon, la notion d'ambition a perdu beaucoup de son sens. Les hiérarchies ne sont plus ce qu'elles étaient. Tant de choses se sont effondrées !

Les baies vitrées du supermarket coulissent

à mon arrivée. Les portes automatiques détectrices de présence : voilà quelque chose qui n'a pas bougé. Je me dirige, presque sans y penser, mais en y pensant quand même parce qu'y penser m'emplit d'une sorte de plénitude, vers le rayon DROGUERIE. Sur les étagères, je prends un flacon de produit nettoyant, bien chimique, bien puissant : un liquide bleu, avec lequel on aspergera la surface à nettoyer. Il y a un petit pistolet pulvérisateur qui permet de régler l'intensité du jet. Pratique. Je prends aussi trois torchons à carreaux en coton, ainsi que trois torchons unis. Ça, ce sera pour frotter, éponger, lustrer. Quand le flacon sera vide et les torchons sales, je déclarerai ma journée finie et rentrerai chez moi. Heureux, après une journée bien remplie.

À la sortie du magasin opère un seul caissier. Il est là pour ceux qui souhaitent à tout prix payer. Échanger des billets, de la monnaie, quelques mots polis, contre quelques articles, est une habitude que d'aucuns n'ont pas abandonnée. Pour ma part, par nostalgie, il m'arrive parfois encore de passer à la caisse

et de payer mes fournitures. Mais la plupart du temps, je pare au plus pressé – non pas que le métier de laveur de vitres réponde à une urgence quelconque mais je suis pressé d’être à pied d’œuvre – et sors sans passer par la case « FORMALITÉS INUTILES ».

Ce qui aurait été du domaine de l’inimaginable est devenu le pain quotidien.

*

Une fois ceci accompli, mes emplettes, je monte dans un Porsche Cayenne dont les clés ont été laissées sur le contact. Je conduis un peu au hasard, mon pschitt lave-vitres et mes six torchons posés à la place du mort. Je m’arrête devant une pompe à essence. Je remets soixante-dix litres dans le réservoir et reprends ma route. Vers le quartier résidentiel.

On y trouve des grandes maisons. Pour la plupart habitées. Je me gare devant chez

madame Roulette.

« Alors Url, comment ça va aujourd'hui ?
Vous avez sorti la cavalerie ?

- Bonjour madame Roulette. Je vous le
laisserai si vous voulez. Le plein est fait et j'ai
prévu de rentrer à pied.

- Ça va vous faire une trotte !

- Je ne suis pas pressé.

- Merci Url. Vous savez où sont les baies.
Je vous laisse œuvrer.

- Oui. C'est ça. Merci. »

Madame Roulette est une belle femme.
Elle a un physique envoûtant. Ses formes et sa
voix sont en parfaite harmonie. On pourrait
passer des heures à la regarder, à l'écouter.

« Ça tombe bien que vous soyez passé,
Url ! me crie-t-elle depuis la cuisine où elle
s'est retirée tandis que je commence à astiquer
ses vitres. Parce que j'attends du monde pour
ce soir. D'ailleurs ça vous dit de dîner avec
nous ? »

Je marmonne un vague non et des remer-

ciements.

Madame Roulette est une femme du monde. Elle aime recevoir. Mais la vie de groupe, ce n'est pas mon truc. Moi, mon truc, ce sont des fenêtres propres et nettes au point de devenir invisibles.

J'aime bien venir chez madame Roulette depuis le jour où elle m'a fait goûter le gâteau qui était en train de refroidir sur le rebord de sa fenêtre de cuisine. Il était absolument délicieux – un quatre-quarts fondant, légèrement citronné, encore tiède, au contour doré, caramélisé.

Je passe régulièrement chez elle. Elle fait partie de mes habitués.

« Bonjour Url, vous allez bien ? »

Je sursaute et me retourne.

« Autant que faire se peut, mon père. »

Madame Roulette aime inviter des ecclésiastiques à sa table. Le père Brochard se tient debout derrière moi, tout de noir vêtu. Depuis les Évènements et la Nuit des Abolitions (celles de la propriété et des servitudes), il

poursuit son ministère coûte que coûte. Servir Dieu et ses ouailles est resté sa marotte. Ses yeux brillants et malicieux sous d'épais sourcils broussailleux me fixent.

« Vous savez, Uri, que mourir, ce n'est pas seulement rejoindre l'éternité et la félicité auprès de notre Seigneur. C'est aussi se faire bouffer par les asticots coincé entre quatre planches ! »

Il éclate de rire et rentre dans la maison pour papoter avec la maîtresse des lieux.

Après une belle heure d'efforts, les fenêtres sont nickel. Madame Roulette m'offre une limonade et je repars, avec mon pschitt lave-vitres et mes torchons à carreaux.

Madame Roulette est vraiment une femme exceptionnelle. Avant – avant les Évènements s'entend –, elle a longtemps vécu à Oloron-Sainte-Marcie, dans la Soule, et en a gardé l'accent. Elle était institutrice. Quand les écoles ont fermé et que les écoliers ont cessé de subir des enseignements quotidiens, elle s'est retrouvée sur le carreau. Moi, l'été, quand il fait chaud, j'aime bien m'allonger sur

le carrelage frais de ma salle de bains, dénudé. Elle a quitté Oloron et son petit appartement décati – un deux-pièces au-dessus d'un bar-épicerie-tabac-presse. Les gens ont beaucoup circulé à cette époque. Il n'y a pas eu grand-monde à rester en place. Tout le monde voulait soit partir à l'aventure, en quête de bonne fortune, soit assurer ses arrières et s'agripper à quelque privilège irremplaçable.

Aujourd'hui, elle vit dans une grande maison, reçoit beaucoup, prépare des petits plats du Sud-Ouest, et s'intéresse à toutes sortes de choses. Elle a remplacé ses élèves turbulents ou soumis par des convives exaltés ou affamés.

La pluie a cessé.

Je flâne un peu dans le quartier. J'use mes bottes pointure 42 gravées d'une série d'initiales : A-J.H-J.M. Un code cabalistique ? Je n'en sais rien. Je connais certains voisins de madame Roulette, mais n'ai pas développé avec tous les mêmes affinités. Question d'atomes crochus. Et quand le courant ne passe pas, je passe mon chemin et vais exercer

ailleurs mon talent de laveur de vitres.

Mon flacon de pschitt étant encore aux trois-quarts plein, je vais néanmoins devoir trouver quelques surfaces sales. En ces temps de liberté et de prospérité universelles, la discipline reste primordiale. Celle que je m'impose, personnellement, qui ne regarde que moi et pour laquelle je n'ai de compte à rendre à personne consiste à vider chaque jour que Dieu fait le flacon de pschitt que j'aurai préalablement été chercher au supermarket du boulevard Louis-Auguste Blanqui (1805-1881). Il sent bon, le pschitt à vitres qu'on y trouve. Et les rayons sont approvisionnés. C'est un plan sûr.

Le quartier est pavillonnaire, métissé. Familles nombreuses, personnes seules, anciens militaires, artisans en free-lance comme moi, jeunes couples, maisons abandonnées, rénovations communautaires peinturlurées, habitations aux habitants mal définis... Il y a l'embarras du choix et ce choix m'embarrasse. Je vise une vieille Ford Escort vert bouteille garée sur un terre-plein herbeux.

Elle est ouverte. Comme le veut le savoir-vivre, la clé est sur le tableau de bord. Mais la jauge d'essence indique que le réservoir est à sec. J'en ressors. Ce genre de désagrément est de plus en plus fréquent. Les gens sont de moins en moins respectueux des civilités. Où disparaissent les bonnes manières, telle celle qui consiste à faire le plein pour éviter de laisser un véhicule comme cette Ford en rade n'importe où ? Plus loin, une magnifique Fiat bleu ardoise me sauve la mise et m'empêche de regretter d'avoir cédé mon rutilant Porsche Cayenne à madame Roulette qui, à l'heure qu'il est, a sûrement lancé la première salve de petits fours charnus et croustillants.

J'enclenche le vieux radio-cassette. La surprise est bonne. C'est du Tom Waits qui sort des petites enceintes encastrées en quinconce. Cette Fiat me brinqueballe plaisamment jusqu'au vieux port. Là abondent les grands bâtiments aux vitres qui pour certaines font plusieurs fois ma taille. Je vais avoir besoin d'un escabeau ou d'un truc dans le genre. C'est un chariot élévateur qui fait l'af-

faire. J'ai laissé ouvertes les portières de la Fiat et grâce à l'autoreverse, je travaille en chanson jusqu'à la tombée de la nuit.

J'aime bien la musique.

Normal.

Mon père était disquaire. S'il avait été lieutenant dans l'infanterie ou coiffeur, peut-être aurais-je malgré tout été sensible aux mélodies pop, aux riffs, aux sonates et aux blues grasseyeux du nord de la Louisiane. En tout cas, j'ai été gâté de ce côté-là. J'ai eu accès à des morceaux rares, renouvelés, commentés et variés.

Par rapport aux vitres nettoyées, celles d'à côté paraissent encore plus sales. Le contraste est de mon fait. Là où je passe, la crasse alentour devient plus épaisse.

Je descends de mon promontoire et, contemplant le résultat des trois-quarts d'heure écoulés, essuie la raclette sur un chiffon. Je viens de laver une demi-douzaine de baies et ne suis pas mécontent du rendu. Les baies du rez-de-chaussée de ce bâtiment ont

retrouvé leur éclat.

Plus loin, j'ai repéré quelques hublots qui auraient bien besoin d'un petit coup de pschitt. Quand ceux-ci seront faits, il sera temps de rentrer, chez moi.

*

« Mourir, c'est apprendre à refermer la porte derrière soi », dit le père Brochard.

*

Je suis comme tout le monde : j'ai un goût prononcé pour l'aliénation volontaire.

*

J'ai souvent l'impression que le monde entier repose sur mes épaules. C'est une sensation écrasante. Pour me défaire de cette responsabilité aussi lourde qu'inventée, je n'ai pas d'autre choix que me changer les idées, tenter de me défaire de celle-là. C'est dur. C'est une impression qui m'accompagne depuis si longtemps ! J'ai toujours fait en sorte que le monde entier puisse compter sur moi. J'ai le sens du devoir chevillé à l'âme, et ce, de façon ontogénétique.

Cette pensée m'obsède souvent, à la nuit tombée ou tombante.

*

Un bûcheron ne devrait avoir le droit

d'abattre son premier arbre qu'après avoir vécu vingt ans seul et silencieux au cœur d'une forêt profonde.

*

La nuit a été bonne. J'ai dormi comme une fleur. J'aime m'endormir de bonne heure, faire un tour de cadran et me réveiller comme un bébé repu, alors que le soleil est déjà haut, que la ville bruisse et que la rosée matinale n'est plus qu'un heureux souvenir pour les blattes qui s'y abreuvent.

Il est alors temps pour moi de m'apprêter à accomplir ce pourquoi je suis fait. Vitrines, portes-fenêtres, miroirs, vitraux, enseignes, balustrades en verre securit, etc., m'attendent.

Depuis les Évènements, beaucoup de personnes ont changé de professions, d'habitudes, d'adresses. Comme madame Roulette, par exemple, qui était institutrice dans le Sud-

Ouest et qui vit maintenant dans la vaste maison d'un officier de l'armée de l'air qui possédait plusieurs pied-à-terre. Moi pas. Je suis resté fidèle à mes premières amours.

La transparence est ma raison d'être. Tant que je suis.

Mais un jour va venir où je disparaîtrai. Cette issue m'effraie. Quand même, avant cela, j'ai quelques carreaux dont l'entretien m'incombe. La peur de mourir ne m'empêche pas d'agir. Je dirais au contraire qu'elle agit comme un puissant stimulant, dont on ne sera jamais à court. La perspective de la mort me stresse, doucement, un stress homéopathique qui me tient compagnie. Un jour peut-être – lorsque je serai épuisé, qu'il sera l'heure de boucler la boucle et de commander un cercueil monoplace convenable en vue d'y reposer – m'apaisera-t-elle.

On n'en est pas là.

Je finis mes pâtes, rince mon assiette, la repose sur l'égouttoir et vais me coucher. Demain encore m'attend une rude journée. Laver des vitres, escalader des façades, bri-

quer des rampes, repérer des nouveaux sites, faire miroiter les ouvertures, n'est pas de tout repos. Amen.

*

Le vendredi soir, je dépose mes torchons sales chez madame Luxembourg. Elle est très douée en blanchissement de linges de toute sorte. Aucune tache ne résiste à ses machines puissantes, à ses produits, ses savons, ses onguents. Aucune tache ? Si, bien sûr. Ça arrive parfois qu'on ne puisse pas ravoir des tissus aux salissures trop incrustées. Même en faisant bouillir. Même en javellisant. Même avec la meilleure volonté du monde. Dans ces cas-là, madame Luxembourg dépose les pièces irrécupérables chez Jean Parcœur, qui vit à l'angle de la rue des Chênes Pédonculés et de l'avenue des Glands Germés. Jean Parcœur fabrique du papier avec les chiffons

qu'il récupère. Avec trois slips et huit serviettes usagés, on obtient de quoi publier un almanach.

*

Avant les Évènements, je payais chaque mois un loyer de 750 bastos à mon propriétaire. Maintenant que c'est gratos, je ne vais pas me plaindre. Je continue cependant de vivre chichement. Je n'ai jamais été du genre à me goinfrer ni à me précipiter sur les derniers gadgets à la mode. Je suis quelqu'un de simple. Je suis resté en bons termes avec mon ex-proprio.

*

Il s'appelle Ursule Delafriche. C'est son vrai nom. Il continue de passer chaque mois. Pour me saluer. On boit un verre. On discute. Je crois qu'Ursule m'apprécie. Il fait partie de ceux dont le statut a beaucoup changé. Lui et ses associés, à la tête d'une petite agence immobilière de centre-ville, possédaient des maisons, des appartements, des belles voitures. Leurs tiroirs débordaient de clés qui leur donnaient accès à toutes sortes d'endroits, dont certains très chic.

Il a appris à s'en passer, de toutes ces merveilles. Il n'a pas eu trop le choix.

« J'aurais pu me suicider, dit-il. Il y a des gens dans mon entourage qui y ont songé. J'ai eu des échos désagréables concernant des gens qui étaient passés à l'acte qu'on a retrouvés au petit matin pendus dans leur cellier... Disloqués au pied d'un viaduc... Écrabouillés sur des rails... Les veines ouvertes dans la salle de bains... Le crâne en miettes et un fusil de chasse posé sur les genoux...

- Tu crois en une vie après la mort ?

- Non, répond Ursule. Mais ce que je crois

importe peu. »

*

Avec les saisons, on a l'habitude de voir l'environnement changer. L'action des hommes, lente, est elle aussi grandement responsable des évolutions, souvent irréversibles. Les Évènements ont bousculé les repères. En un temps record. En l'espace d'un mois, tout ou presque a été remis à plat. Les meneurs du mouvement, ou plus précisément ceux qui se l'accaparèrent, récupérateurs opportunistes qui ne croyaient pas si bien dire, parlaient de « remettre les compteurs à zéro ». Ce fut fait. Du jour au lendemain, les pendules ont été remises à l'heure. Sans bain de sang, sans camp de restructuration mentale, sans reprendre les méthodes de Pol Pot. Les règles du jeu ont été revues. Il le fallait. C'était devenu nécessaire – la meilleure preuve étant que *c'est* arrivé,

que ça *s'est* produit. Les anciennes règles étaient viciées et les joueurs pour la plupart fatigués, démissionnaires, trop lésés.

Tout le monde était d'accord. Tout le monde ou presque. On a écouté ceux qui n'étaient pas d'accord. Ils ont exposé leurs arguments. Mais l'automne suit l'été et les feuilles tombent et le froid s'installe et on n'y peut rien. On peut regretter l'été. Ça n'empêche pas l'automne puis l'hiver de s'imposer. « Le printemps reviendrait », a-t-on rappelé à ceux qui regrettaient l'ancien temps, qui se sentaient floués, ne comprenaient pas le sens des Évènements.

Depuis les villes sont plus propres. Il y a moins de poussière. Moins de pollution. Moins de circulation. Moins de mouvements pendulaires grégaires. Moins de gaspillages. Moins de stress mortel. Moins d'accidents sur les lieux de travail. Moins, voire plus du tout de sans-abris condamnés à mourir de faim, de froid ou d'épuisement dans les rues.

Avec l'avènement des nouvelles règles, la première des choses que j'ai faite, ça a été de

jeter *littéralement* l'argent par les fenêtres de mon appartement de la rue R 814. Mes voisins faisaient de même. C'était la liesse. Les rues et plus seulement les fontaines étaient tapissées de pièces. Les billets voletaient comme des feuilles en novembre. Les conséquences nous importaient peu et l'avenir nous a donné raison.

Le temps était venu de rompre avec nos mœurs vérolées.

Ceux qui avaient des boulots de merde – et ils étaient nombreux – les ont abandonnés sans l'ombre d'un scrupule. Ceux qui, sans boulot, sans fric, sans reconnaissance, sans dignité, étaient dans la panade, ont pu relever la tête et cesser d'avoir honte.

Une nouvelle routine a été mise en place. Les forces réactionnaires n'ont guère opposé de résistance ; l'ampleur du mouvement, la profondeur du changement étaient trop grandes, trop puissantes, trop *normales*.

*

Il est onze heures du matin. Je viens de finir d'avaler mon petit-déjeuner. Je choisis un polo bleu marine et un bermuda vert pâle, enfiler des tongs et sors me promener. On est dimanche. Il a plu un petit peu cette nuit. Des endroits au sol sont encore trempés. Mais on sent qu'aujourd'hui, le soleil va être généreux.

Sur le bord de la rivière qui traverse la ville d'est en ouest, je ne suis pas le seul à flâner. Des familles commencent à s'installer, qui ont prévu des casse-croûtes pour le pique-nique près de l'eau lisse qui coule doucement. Elles ont leurs habitudes. Chaque dimanche quand il fait beau, on les retrouve aux mêmes endroits, avec la même ribambelle d'enfants, les mêmes rires, les mêmes chahuts, les mêmes bouteilles de vin rosé mises à tremper dans les roseaux et attachées par une ficelle serrée autour du goulot – il n'y a guère de courant mais on ne prend aucun risque avec ce genre de denrées. Affleurant à la surface de

l'eau, les yeux protubérants des grenouilles vertes fixent, vitreux, les étendues glauques que libellules et moucherons survolent, en pagaille.

Sur un banc inoccupé, je m'assieds. De l'autre côté de la rivière, sur la rive en face, il y a un parcours de golf. Des individus élégants portés sur le lancer de petites balles blanches s'y retrouvent. Anciennement signe extérieur de richesse, de dextérité et de savoir-vivre, le golf est resté un endroit prétendument sélect où aiment à revenir les nostalgiques des temps anciens d'avant les Évènements. L'accès est libre et gratuit évidemment et n'importe qui peut s'y inviter. Mais par un effet quasi-atavique, on n'y rencontre toujours qu'une certaine catégorie de gens.

À l'entrée du club, près des grilles peintes en noir avec leurs pointes dorées, continuent de venir des mendiants. Personne n'a donc expliqué à ces quêteurs que propriété et servitude ont été abolies ? Qu'en conséquence de quoi, ils peuvent se procurer, sans avoir à justifier de quelle que paperasse que ce fût,

fût-elle fiduciaire, tous les biens encore fabriqués et disponibles qu'on pouvait désirer ? Ou bien l'aumône fait-elle à ce point partie de leur mode de vie qu'ils n'ont pas envie de s'occuper autrement ? Je ne sais pas.

*

Parfois, des petites balles blanches volent au-dessus des arbres et retombent dans la rivière. Les grenouilles ne sursautent même pas.

*

Il m'arrive encore de me rendre dans un bureau de tabac, de m'emparer d'un ou plusieurs paquets de vingt cigarettes, de choisir un briquet ou une boîte d'allumettes, avant de

reposer le tout précipitamment, gêné, lorsque je me rappelle que j'ai décidé, il y a plus de quinze ans maintenant, d'arrêter de fumer.

*

En comparaison de tout le mal qu'ils pourraient faire, les hommes n'en font que très peu. Fort de ce principe, on pouvait déclarer de manière universelle, vérifiable et assurément certaine, que l'homme était bon. En vertu de cette loi intrinsèque à l'humanité, il avait donc été décidé à la quasi-unanimité (obtenue sans qu'il soit obligé de recourir à la coercition ou au chantage) qu'il était inutile que se poursuivent certaines dérives. Et ces dérives avaient cessé. D'un trait de crayon et d'un trait d'esprit, on avait purement et simplement aboli la servitude et la propriété, causes de tant de malheurs, de tant de jalousies et de spoliations. Les nouveaux fonda-

mentaux sociaux considéraient que la situation serait plus digne pour l'immense majorité. Et cet argument à lui seul avait suffi à faire basculer les civilisations humaines dans une autre dimension que celles connues jusqu'alors. Un cap avait été franchi à partir du moment où l'on avait accepté de croire en la toute-puissance de la bonté des hommes.

*

Il y a eu un moment donné dans l'Histoire où on a cru que Mai 68 était un aboutissement, que la fin de de Gaulle et la libération des mœurs marquaient un progrès indépassable, un apogée. Avec les Évènements, survenus bien des années plus tard, on a compris que Mai 68 n'avait été qu'une graine, parmi d'autres, que les avancées sociales et politiques qui avaient alors été permises n'étaient rien en comparaison de tout le long

chemin qu'il restait à parcourir.

En mémoire de ces moments dont on oublie parfois la portée, voire qu'ils eurent lieu, j'ai scotché un poster de Daniel Cohn-Bendit, jeune et malicieux, en noir et blanc recolorisé façon Andy Warhol par un ami graphiste, sur le chauffe-eau dans mes toilettes.

*

Je me demande bien ce que fait madame Roulette en ce moment. C'est une femme très courageuse. Il lui a fallu beaucoup de cran et d'aplomb pour quitter son bled, pour dire « tchao la compagnie » et monter vers le nord. Elle a surfé sur la vague soulevée par les Évènements. Elle a utilisé les énergies libérées par la chute d'un système. Elle a anticipé la naissance d'un nouveau monde. Elle a prié pour de nouvelles lois et lorsque celles-ci ont été

proclamées, elle a hurlé de joie avec tous ceux qui hurlaient, pleuraient, dansaient sur les parvis sous les lampions et dans la nuit.

Il y a des gens qui d'instinct acquiescent au changement, pour qui le sens de la vie n'est pas un problème, qui ont ce génie d'espérer l'in vraisemblable. Madame Roulette est de ceux-là.

Sans doute dort-elle. Ou alors n'est-elle pas encore couchée et est-elle en train de refaire le monde avec des amis de passage ou avec des voisins tombés sous le charme de ses daquoises, de son badinage et de ses crêpes-dentelles.

Moi, je suis dans mon lit. Je pense à elle et à la journée qui m'attend – des petits carreaux, des grands carreaux, des vitres fumées... Et si j'allais faire un tour du côté de chez madame Roulette ? Avec la pluie de ces derniers jours et la poussière résiduelle habituelle, il y a fort à parier que certaines de ses fenêtres auront besoin de mes bons soins. Rien que d'y penser, j'en ai la chamoisine qui me démange.

Je n'arrive pas à dormir. Il fait encore nuit.

Ça m'ennuie de devoir attendre le jour. Je retire mes draps, m'assoie sur le rebord du lit et fixe longuement le mur en face de moi. Je suis incapable de faire plus pour le moment.

À l'étage au-dessus, au quatrième, j'entends des bruits. Je ne suis pas le seul à souffrir d'insomnie. Il est de notoriété publique, dans l'immeuble, qu'Angelino, mon voisin du dessus, est un alcolo. Ça titube, ça repousse des meubles. Les pieds d'une table raclent le sol. Angelino est au plus mal. Il chouine, fait couler de l'eau. Sa radio mal réglée grésille, entre deux fréquences. Il tousse, jure, chavire, rampe, se relève, cogne du pied, tape un mur, gémit, s'affale, casse un verre, tombe lourdement.

Son bordel m'émeut. Le pauvre gars. Je ne vois pas ce que je peux faire pour lui. Lui demander de déménager ?

*

La bonté des hommes est très souvent largement sous-estimée.

*

Angelino est une loque. Rarement présentable, il descend les escaliers en chaloupant, rebondissant du mur à la rampe, de la rampe au mur, retrouvant son équilibre précaire à chaque palier où il récupère son souffle sans parvenir à autre chose qu'éviter la suffocation. Puis ses emplettes faites ou ses poubelles descendues, l'œil digne, il remonte prestement chez lui, saluant ceux qu'il croise d'un grognement qui se veut le signe d'une sociabilité intacte.

Après les Évènements, beaucoup ont vu leur sort s'améliorer. Les vies se sont simplifiées. L'accès gratuit à toutes ces denrées qui furent payantes, voire hors de prix, a permis à

tous et à chacun d'accéder à un confort matériel et à une sécurité mentale neuve fondamentaux.

Mais pour quelques rares zigs, les Évènements n'ont rien changé, ni en bien ni en mal. Cas irrécupérables ? Nul ne sait. En tout cas, nul ne démontre le contraire.

Angelino fait son cirque. Il est dans sa cuisine maintenant. Il agite des poêles, claque des portes de placard, bouge des assiettes. Je regarde mon plafond, avec l'envie soudaine de m'habiller et de grimper d'un étage pour retrouver Angelino, tailler une bavette avec lui, trinquer avec cet expert du goulot, lui parler de mes récents problèmes de sommeil, échanger quelques vues sur le monde, sur les femmes, sur l'amour, sur le sens de l'existence, sur madame Roulette et sa grande villa sur les bords du fleuve. Mais partager ma solitude avec un inconnu est au-dessus de mes forces. Beaucoup de choses, tellement de choses, sont au-dessus de mes forces. C'est le problème de mon activité de laveur de vitres, à laquelle je consacre toute mon énergie : il ne

m'en reste plus beaucoup, d'énergie, pour le reste. « Chacun chez soi » me dit la petite voix de ténor, dans ma tête. « Être seul est souvent préférable à une trop mauvaise compagnie », poursuit-elle. Je reste les fesses posées sur mon lit. Je les écoute toujours très attentivement, les petites voix qui peuplent ma conscience, et leur obéis scrupuleusement.

J'aimerais bien monter. J'ouvre ma fenêtre pour avaler de grandes goulées d'air. Chez Angelino aussi les fenêtres sont ouvertes. Ça sent bon d'ailleurs, le frichti qu'il est en train de se concocter. Les oignons rissolent. J'en ai l'eau à la bouche.

J'enfile un pull vert mélèze, une vieille salopette en denim, des chaussettes bleu marine propres et une paire de mocassins à glands. La cage d'escalier est envahie par les odeurs de bouffe mitonnée à pas d'heure par Angelino. Je frappe quelques coups brefs à sa porte et quasi immédiatement, comme s'il m'attendait derrière, elle s'ouvre en grand. Angelino n'a pas l'air surpris.

« Oui ? » sourit-il.

Dois-je lui dire que je n'arrivais pas à dormir ? Dois-je lui dire que je m'inquiétais pour lui, ses dérives, ses excès, sa mauvaise réputation et m'étonnais de ses rythmes de vie complètement déréglés alors que, peut-être, il serait si simple et si sain de mieux s'organiser, d'acquérir de bonnes habitudes, d'exercer d'honorables activités, d'arrêter la pitanche ?

« Je ne vous dérange pas ? » dis-je simplement.

J'entends une demi-syllabe que j'interprète comme un « Entrez ».

« Ça sent bon » je dis, pour rompre la glace même si je ne décèle aucune froideur chez mon hôte, bien au contraire.

« Oui, c'est du lémurien rôti, répond-il. Je te sers quelque chose ? »

Sa façon de me tutoyer me déstabilise un tout petit peu mais après tout, ce n'est pas si désagréable et on vit tout de même dans cet immeuble, l'un au-dessus de l'autre, depuis plusieurs années. Je décide donc de le tutoyer à mon tour.

« Tu cuisines souvent du lémurien ?

- Quand j'ai faim, tranche-t-il. Je t'ajoute une assiette ? » ajoute-t-il en me versant un peu de vin blanc dans un verre à pied propre.

Je ne sais pas pourquoi mais je m'attendais à ce que ce soit un bordel indescriptible. Or tout est nickel et bien rangé. Un intérieur d'une sobriété exemplaire.

Je m'assois avec mon verre plein dans son sofa noir tandis qu'il dispose deux assiettes sur la table basse en basalte, noire également, et qui devait coûter une petite fortune si tant est qu'elle fût achetée.

De quoi va-t-on pouvoir parler ? Pourquoi déjà suis-je monté chez ce type ?

« J'en ai plein le congélo, me fait-il en désignant une pièce derrière une porte fermée. C'est un ami qui travaillait au zoo de Sainte-Ouin qui m'a fourni. »

Je me demande vraiment ce que je fais chez Angelino. Puis je me souviens que je n'arrivais pas à dormir, que des milliers de questions se télescopaient dans ma tête. J'en

conclus que je suis finalement aussi bien ici, plutôt qu'à me morfondre à l'étage inférieur. Son pinard n'est pas dégueu.

On mange avec les doigts. On parle peu. Le soleil va bientôt se lever. On se comprend. On savoure ce moment de bonheur partagé, cet instant unique qui a le goût de l'improvisé saupoudré de cette puissante épice : la rencontre.

Sûrement mais délicatement, nous finissons la bouteille de blanc. Je n'ai pas l'habitude de boire du vin, encore moins à cette heure improbable. Parce que « Qui a bu boira » et « Homme qui boit, femme qui aboie ». L'éducation reçue de mon père, épaulé par ma mère et vice versa, continue de porter ses fruits. Même morts, ils me protègent encore.

Nous sommes entre hommes. Il y a quelques heures, nous étions seuls, chacun de son côté. Et maintenant, baignant dans la lumière blanche et déjà vive des aurores, nous tutoyons une forme de félicité. Nous n'avons échangé que quelques mots, sur des sujets d'une neutralité absolue, inoffensifs et sans

enjeux.

Dans un coin de la pièce, un tabouret renversé et des livres éparpillés. Dans un autre, alignés sur deux longues étagères en métal laqué noir, des vinyles par centaines.

« Il y a des mots que je bannis de mon vocabulaire », me confie Angelino, armé d'un tire-bouchon et d'une bouteille neuve.

Normalité ? Société à capital fixe ? Mesure ? Rang d'oignons ? Quels sont ces mots bannis ?

Nos verres sont de nouveau pleins. Dans le sofa noir d'Angelino, je suis, je m'en rends compte, avachi. Avec une certaine volupté. Personne ne m'attend. Aucune femme ne me crierait dessus si je rentre ivre à pas d'heure – ce n'est cela dit pas mon intention. Aucun gosse ne hurlerait, terrifié, parce que je n'aurais pas pensé à son lever ni à son repas. Je n'ai personne à prévenir, personne dont je dois prendre soin. C'est l'avantage de vivre seul. Je ne suis pas loin de parvenir à m'épargner toute forme de responsabilité.

Mes pensées me font moins peur. Angelino qui assure le service avec tact me fait de moins en moins pitié. Il n'est plus seulement cet homme que je croise dans l'escalier, aviné, l'œil éteint, débraillé, le geste mal assuré. Sa fantaisie décalée, sa bestialité sans fioriture, sa décadence organisée, sa flamboyance de tuberculeux sont précisément les éléments qui me manquaient.

J'en prends conscience avec la clarté et l'évidence du soleil levant.

J'entre dans une nouvelle ère. C'est, comme on dit, un autre jour qui naît. Un Url ressuscité quitte l'appartement d'Angelino vers midi et des poussières.

*

Je vis seul. Pas forcément tristement, sinon j'y remédierais. Mais pas non plus dans la liesse permanente. Il m'arrive de douter de

mes choix. Je ne suis pas un roc. La vie des autres me donne à réfléchir. Et si je faisais fausse route ? La beauté de madame Roulette ou la décadence fauve d'Angelino sont des choses qui me remuent.

Je gratte avec la lame de mon couteau le côté trop grillé de mes toasts. Ils retrouvent après cette opération un aspect appétissant. Je réunis en un petit tas pyramidal les miettes noires. Je suis dans un état étrange, entre deux eaux. L'alcool bu l'avant-veille avec le voisin agirait-il encore, ralentissant ma pensée, la troublant, l'empoisonnant ?

Allez ! Laver quelques carreaux va me remettre d'aplomb. Il est temps que je m'habille, que j'aille prendre l'air, que je quitte cet endroit. Ça ne rime à rien de mariner là, à se faire du mauvais sang pour que dalle. La vie est courte ! On a mieux à faire que ça ! Je prends appui des deux poings sur la table en bois. Mon petit-déjeuner est terminé. Au-dessus, chez Angelino, on n'entend que le silence. Il doit pioncer. Cet homme est une énigme. Une nébuleuse. Une sorte d'anoma-

lie. Un désordre. Ça contraste avec ma régularité quasi soviétique, à tel point que ça crée une très légère zone de turbulences, suffisante néanmoins pour me déséquilibrer, me tourmenter.

Je ne dois pas laisser un grain de sable enrayer les délicats fonctionnements de mes rouages. Je récupère sur la table les miettes carbonisées et par la fenêtre sur la rue encombrée de passants, les jette au vent.

*

L'utopie est une chouette invention. Certes. Elle guide la pensée, illumine l'action, façonne le destin des hommes et de leurs cités – ruches qui ont besoin d'un sens et d'une œuvre communs pour ne pas se coltiner les ténèbres.

Mais une fois les principes dont elle est la matrice appliqués, il reste une grande part d'incertitude. Pour ma part, cette part d'incer-

titude est personnifiée par madame Roulette. Elle représente à la fois tout ce que j'aime et tout ce qui profondément m'effraie. Joyeuse, tonique, décidée, entourée – tandis que je suis plutôt taciturne, hyper-flegmatique, très indifférent à beaucoup de choses et solitaire autant que faire se peut –, madame Roulette colonise une part importante de mes pensées. Elle vagabonde dans ma tête, où je la laisse librement circuler. Elle occupe mon esprit comme un lierre, au pied d'un mur qui, dans quelques saisons, sera complètement recouvert. Du moins est-ce ce que j'espère, sans oser l'avouer à quiconque tant j'ai conscience du long chemin qu'il reste à parcourir pour représenter, à ses yeux, autre chose qu'un laveur de vitres sans histoires ni visées particulières.

Pour en revenir à l'utopie politique qui s'est concrétisée sous nos yeux, de notre vivant, tout a été très vite. En moins de sept semaines, c'était expédié. Peut-être faut-il préciser que les arguments qui ont fait mouche (et l'unanimité) durant ce laps de temps très court avaient pour certains d'entre eux mûri

pendant des années et des années sans trop faire parler d'eux ni attirer l'attention.

Mais maintenant que la monnaie n'est plus obligatoire, que les calendriers ont été mis au rebut, que la propriété a été abolie, tout comme les frontières, la prolifération nucléaire, les grades militaires, la soupe populaire, les plans sociaux, les taux d'intérêt vertigineux, les expulsions sous contrôle des huissiers et les championnats sportifs surcotés, surmédiatisés et surmédicalisés, il n'en demeure pas moins que les grands et vrais problèmes de l'existence perdurent. Du moins chez les individus de mon espèce, célibataires, durs au mal et sans grande envergure – l'envergure ne faisant pas partie de mon patrimoine génétique ni des valeurs fondamentales qui me furent inculquées.

En effet, le monde a beau s'être pacifié, les rapports entre les êtres ont beau avoir connu une réelle embellie, l'économie a eu beau être régénérée, un doute demeure : un mec comme moi a-t-il les moyens de séduire une femme de la trempe de madame Roulette ? Les questions

affluent. Et si oui, comment et par où commencer ?

Seul, je me sens incapable d'y répondre. La seule personne dans l'immédiat avec laquelle aborder le sujet serait, à la rigueur, mon voisin du quatrième : Angelino.

Les ciels de nuit n'ont jamais été aussi clairs ni la Voie Lactée aussi laiteuse. Ni ma solitude aussi criante, épaisse et laide.

*

Dans les moments compliqués qui sortent de l'ordinaire, on doit recourir à des solutions qui elles aussi sortent de l'ordinaire. Un homme qui parle peu saura-t-il trouver les mots pour amorcer un début de conversation pouvant aboutir à un moment d'intimité auprès d'une femme aussi pétillante et brillante que madame Roulette ? Telle était, en substance, la principale préoccupation que

j'avais prévu de partager avec mon voisin du dessus. Hélas, frapper puis sonner à sa porte ne donne rien : soit il roupille profondément, soit il s'est absenté, soit il est résolu à ne pas ouvrir à son voisin du dessous. Je redescends chez moi, frustré. La journée commence mal. Je ne peux compter sur personne. Je prépare mon sac, empoche un quignon de pain et une boîte de sardines aux aromates, pour manger dehors, sur un banc, dans un parc, loin de ma rue et de mon immeuble, dans un quartier où je ne connaîtrai personne. Je sors m'équiper au drugstore en petit matériel adéquat, histoire d'occuper le reste de la journée avec mes saines activités (car de plein air et puis je travaille souvent les fenêtres ouvertes) de laveur de vitres.

Sans ces sempiternelles vitres à laver, je ne sais pas ce que je deviendrais. Bénie soit la crasse qui se dépose sur toute surface.

*

Trois jours de suite, j'ai fait chou blanc en me pointant chez Angelino. Soit il marine dans son bain, mort ; soit il est parti en week-end, dans un endroit que j'ignore, pour une durée indéfinie. En tout cas, ça ne répond pas chez lui. J'ai voulu regarder dans sa boîte aux lettres s'il y avait un indice sur son retour mais elle était fermée – rien de remarquable de ce côté-là si ce n'est que seul son prénom était inscrit sur la boîte, en police Arial Black imprimée sur un rectangle de Bristol. Sans doute se savait-il être le seul de la rue R 814 à s'appeler Angelino.

Pendant des années, on peut croiser ses voisins, échanger des « bonjour », des « au revoir », des « bonne année ! » polis, des commentaires sur la pluie persistante ou sur le vent qui menace, entendre leurs cris, leurs brouhahas d'ivresse et de congratulations les soirs de fêtes, leurs bruits de chasse d'eau, leurs portes qui claquent et subir toutes sortes de désagréments minimes liés à la promis-

cuité ; et le jour où l'on a réellement besoin de voir l'un d'eux, il n'y a plus personne.

Je ne peux pourtant pas garder pour moi tous mes doutes !

J'ai besoin de les partager, de communiquer, de quelqu'un qui m'écouterait et saura m'aiguiller. Angelino pourrait remplir cet office. À deux, en conversant, en buvant du gros-plant ou un riesling, une solution apparaîtrait, c'est certain.

Pour l'heure, je peux difficilement me pointer chez madame Roulette et lui proposer de laver ses carreaux. Elle trouverait ça louche et je passerais pour un corniaud. Ce n'est pas le but recherché. Si je veux parvenir à mes fins, il est nécessaire d'ourdir un plan d'attaque plus subtil. Il est nécessaire aussi que j'éclaircisse au maximum ce que sont *précisément* les fins auxquelles je souhaite aboutir.

Je remue le problème en tout sens dans ma tête décidément très sollicitée sans qu'aucune étincelle ne jaillisse. Pourquoi un type comme moi s'intéresse à madame Roulette ? Et qu'est-ce qui pourrait me laisser croire qu'une

femme comme elle, aux atouts si nombreux, pourrait s'intéresser à un homme comme moi, qui vit seul, qui n'espère pas grand-chose de la vie et n'a pas beaucoup plus à offrir qu'une compagnie pas toujours enjouée ?

Certes, elle me sourit avec bienveillance lorsqu'elle me voit apparaître sur le chemin qui mène à sa propriété ; elle m'offre des parts de gâteaux délicieux ; elle m'invite à repasser la voir quand bon me semblera, et pas forcément pour des histoires de carreaux à nettoyer... Ces éléments jouent en ma faveur... Mais à combien d'hommes sourit-elle quotidiennement ? À combien de personnes distribue-t-elle des bouts de cake à l'orange et sert-elle des mugs de thé à la bergamote ? Combien de joyeux drilles participent, quasi chaque soir, aux agapes colorées qu'elle se plaît à organiser ? La liste de ses prétendants doit être longue comme le bras.

Un tournis triste me saisit. Je m'empêtre dans des supputations. La tombée de la nuit me rend mélancolique.

En revenant de ma tournée, je m'arrête

chez madame Luxembourg. Je lui remets mes torchons sales qu'elle m'échange contre des gants de toilette dépareillés et un bloc de savon. Je travaille dur toute la (sainte) journée. Donc je sue. Donc je puerais si d'aventure j'oubliais certaines précautions qu'un homme seul, peut-être plus que d'autres, serait tenté de négliger. Madame Luxembourg est une mère pour moi. Elle sait que je ne ménage pas ma peine – ce n'est pas le genre de la maison. Elle tient à soigner mes apparences.

Un homme qui sent bon est à croquer.

En quelques trois heures de temps, je parviens à faire rutiler cent cinquante mètres carrés de vitres, joints de caoutchouc et chambranles compris. Cet exercice entretient la forme. Je le répète jusqu'à quatre fois par jour, les jours où je suis énervé – ce qui fait un total, tenez-vous bien, de six cents mètres carrés par jour de surface mise au propre !

Ensuite, après une bonne douche et un récurage en règle avec les gants en crin fuchsia ou jaune poussin de madame Luxembourg, puis une bonne popote bien consistante mais

néanmoins pas trop lourde, je m'endors généralement sans effort.

*

Comment l'aborder, sans réveiller sa répulsion ? Ça, c'est une putain de bonne question !

*

La question me trotte dans la tête. J'ai du mal à m'en défaire. Quand je ne connaissais pas madame Roulette, je ne me la posais pas. Et je ne m'en portais pas plus mal.

Quand madame Roulette vivait à Oloron-Saint-Marcie, dans la Soule, où elle élevait des canards et enseignait à des

pré-ados turbulents des sciences capitales et colossales, je dormais mieux. Je me faisais moins de mouron.

Et Angelino qui n'a toujours pas réapparu ! Si dans dix-huit heures, il n'a pas donné signe de vie, je crois que je serai dans l'obligation de défoncer sa porte.

Dix-huit heures se sont écoulées mais je n'ai pas donné l'alerte.

*

Certains jours, on croit qu'il ne va rien se passer, qu'on n'arrivera pas à décoincer les situations bloquées. Et puis la roue tourne et tout s'arrange.

En l'occurrence on peut même dire que c'est le vent qui a tourné, apportant des nuages jaunes alourdis par le sable saharien. Tout, dehors, a été recouvert d'une très fine

pellicule de poussière du désert, ocre, légèrement dorée, comme une pluie de pépites microscopiques. J'ai compris que je tenais là une occasion *en or* de me rendre chez madame Roulette. Je me suis mis en tenue, j'ai mis une gourde emplie d'eau dans mon baluchon et ai foncé fissa au drugstore où je me suis emparé du petit matériel qui me sied. Je suis ressorti sans payer, sous le regard du planton qui m'a fait un grand sourire et me suis dirigé vers l'avenue Polmar qui descend vers les pontons qui suturent la rivière à ses rives.

Plusieurs navires sont amarrés. J'en choisis un de taille modeste, mais à fière allure : un multicoque en teck avec des winches en laiton et une grand-voile bleu azur qui ne demande qu'à être hissée. Son nom ainsi que son immatriculation ont été effacés.

Naviguer à la voile sur un cours d'eau comme la Laitéuse est sans danger. Il n'y a pas de courants ni de haut-fonds traîtres ou encore de rapides imprévisibles. La Laitéuse est une rivière facile à apprivoiser. Dès dix-onze ans, les gosses d'ici descendent son

cours jusqu'à la mer.

Déjà, les pontons derrière moi commencent à disparaître de ma vue. On passe sous le pont des Sourires, puis les rives se font plus vertes. Les vaguelettes se brisent sur des champs de roseaux qui servent aux grèbes pour la construction de leur nid. Le catamaran sans nom glisse sur les eaux blanches qui ont donné leur nom à la rivière aux reflets crayeux. Les arbres et les vallons cachent la ville. Encore quelques méandres et on sera en vue du jardin de madame Roulette qui devrait être bien surprise de me voir débarquer.

*

Je réduis la voilure et je dispose les pare-battages sur tribord. J'accoste tranquillement. D'un bond je saute sur la « terre ferme » : sous mes pieds, les planches ploient, grincent et menacent de céder. L'embarcadère aurait

bien besoin d'être retapé. Il faudra que je demande à Benito le Pistou, qui a été charpentier de marine (mais aussi dépisteur de virus en milieu fermé, braconnier dans les Ardennes, vendeur de nougats en Vendée, mercenaire itinérant en Afrique de l'Ouest, chauffeur de salles pour la RTBF, apprenti-boulangier, concasseur de quartz et d'agate, secrétaire particulier d'un député du Parti radical, jeteur de sorts franchisé, poseur de girouettes dans la Brie et mannequin pour une grande marque de maillots de bain) s'il pourrait venir jeter un œil à cet édifice branlant et vermoulu. Je noue les bouts à deux poteaux verts et lui-sants bien plantés dans les vases de la Laitouse. Une fois mon catamaran amarré, j'empoigne mon baluchon et suis la sente qui remonte du fond du jardin de madame Roulette jusqu'à sa villa des années 1930, folles et joyeuses, comme leur nouvelle propriétaire.

Les fenêtres sont ouvertes en grand. On entend de la musique, hésitante, puis qui s'emballe. Quelqu'un est en train de jouer du

piano dans le salon.

*

Avant les Évènements, les gens dans leur immense ensemble m'ignoraient superbement. Ça n'a pas réellement changé depuis.

*

La musique dans le salon guide mes pas vers la maison. Ce vieil air de Frédéric Chopin, très mal joué par quelqu'un qui débute maladroitement mais de suffisamment consciencieux pour faire avaler la pilule me transporte vers ce XIX^e si romantique si l'on s'en tient à ces artistes enfumés qui tentaient de faire leur trou en ce temps-là. Je marche au

pas de l'adagio. Mes semelles crissent sur les gravillons humides encore de la rosée du matin. Les doigts trébuchent sur les touches en ivoire. Mes pieds s'emmêlent dans la même seconde. Je tombe en avant comme un enfant empêtré dans la découverte de sa bipédie. Ma tête heurte le sol. Mon baluchon avec tous mes petits ustensiles de laveur de vitres se répand. Je me relève. La musique a repris, plus lentement, mal assurée, mais avec toutefois cette forme d'entrain et d'acharnement propres à ceux qui démarrent un apprentissage. Mon nez coule. Je me sers d'un de mes torchons de travail pour éponger le sang. La tête en arrière, j'appuie sur ma narine et j'écoute Chopin en attendant que ça coagule.

*

Quand je parle avec quelqu'un, j'utilise des mots simples, des phrases courtes, sans verbe,

ne comportant souvent que des mots sans panache et des formules de politesse toutes faites et adaptées à la vie de tous les jours.

Quand je pense, au contraire, les mots forment des fleuves, tantôt calmes, tantôt tempétueux. Et je me délecte des mots compliqués que charrie ce fleuve intime, sans rive. Des mots comme : tuberculose, aristocratie ou concubinage.

*

En quelques secondes, ça a coagulé. Je m'agenouille et ramasse mes petites affaires éparpillées parmi les gravillons. Je me redresse. Je pourrais encore faire demi-tour et remonter à bord de mon bateau sans nom. Mais je choisis d'aller au bout de mon idée, qui est d'aborder madame Roulette. Alors, avec tout mon courage, j'avance sur le chemin de ma destinée.

*

Je m'arrête au seuil de la porte-fenêtre grand ouverte. Elle joue. Des mouvements d'épaules appuient ses enchaînements laborieux. Près d'elle, debout, un homme vêtu de noir.

« Entrez, dit-il sans se retourner d'une voix que je reconnais comme étant celle du père Brochard. J'aidais précisément Élodie à se dépatouiller.

- Bonjour madame Roulette, fais-je. Je ne savais pas que vous appreniez le piano...

- Bonjour Url. C'est une vieille lubie ; le père Brochard a eu la gentillesse de me faire profiter de son savoir en la matière. Dans quinze ou vingt ans, si je progresse sur ce rythme, je devrais pouvoir enchaîner trois mesures correctement sans me mélanger les pinceaux.

- Oh non madame Roulette ! On reconnaissait parfaitement les Préludes et c'était même très agréable à écouter. Je ne vous mens pas. J'avais presque envie de danser.

- Vous êtes drôle, Url ! Merci. Mais plus sérieusement, vous êtes venu à pied, Url ? On ne vous a pas entendu garer l'un de vos bolides.

- Non, j'ai remonté la Laiteuse. J'ai voulu profiter du beau temps pour naviguer jusqu'ici.

- Comme vous avez eu raison, Url. C'est si triste de rester enfermé par un temps pareil. On devrait installer le piano dehors. Qu'en pensez-vous, mon père ?

- Ce bon Url n'est pas venu jusqu'ici pour déménager des pianos, Élodie !

- Ce serait avec plaisir, opposé-je tout de même pour bien montrer que ce n'était pas un petit piano de rien du tout qui me faisait peur.

- Ne dites pas n'importe quoi ! tonne le père Brochard. Ce vieux Steinway à queue mérite des égards et craint la pluie. Le temps est changeant comme l'humeur d'une femme

en cette saison.

- Oui, vous avez raison, mon père. Ce n'est pas un temps à mettre un piano dehors. Reprenons. Où en étions-nous ? »

Tandis qu'ils reprennent, je déballe mon matériel. J'ai envie de siffloter. Je me retiens. Je ne voudrais pas déranger. D'un geste, je montre ce que je sais faire et désigne les carreaux de la cuisine et du bow-window en rez-de-chaussée. Le père Brochard hoche la tête, l'air de dire c'est ça mon petit, fais ce que tu as à faire et ne reviens pas nous déranger tant que tout ne sera pas fini.

La chopinade a repris. Pendant ce temps, je m'active avec mon pschitt et mes chiffons. J'essaie de calquer mes mouvements sur le rythme du morceau joué par madame Roulette. C'est un exercice compliqué d'entrer en transe sur du Chopin. Mais c'est à ma portée.

*

Je fais comme chez moi. J'ai mes entrées dans toutes les pièces où il y a des carreaux à nettoyer. J'ai les privilèges d'un domestique.

De l'étage, où dort madame Roulette, j'ai une vue plongeante sur le jardin devant la villa. Toutes les voitures que j'ai prises pour venir la voir sont alignées. Il y en a bien une cinquantaine. Les plus anciennes sont recouvertes d'un voile terne de crasse et de feuilles mortes accumulées dans les interstices sous les essuie-glaces. Le 4 × 4 Cayenne est encore rutilant. Il n'a pas bougé de place. Madame Roulette ne conduit pas.

*

Si, avant les Évènements, un jour, on m'avait dit que je descendrai la Laitouse à la barre, lisse et vernie, patinée par la main de fins navigateurs snobs et fortunés, d'un élé-

gant catamaran en teck et acajou de Bornéo, pour aller à la rencontre d'une flamboyante femme rieuse et surprenante, enjouée et bonne cuisinière, pianiste méritante, spirituelle et curieuse de mille savoirs, à la peau blanche comme de la crème fleurette et aux cheveux couleur caramel doré, j'aurais eu du mal à le croire.

Je n'en reviens pas de mes audaces.

*

Ça y est. À l'étage les carreaux sont propres. En bas, la leçon se poursuit. Le père Brochard multiplie les mises en garde, les encouragements, rappelle les bémols oubliés et les moderato bâclés.

« Allegro ! Allegro ! Élodie ! »

C'est drôle. Il l'appelle par son prénom. C'est joli, Élodie. Ça lui va bien.

*

De retour chez moi, rue R 814, je repense à la journée extraordinaire que j'ai vécue. Après sa leçon de piano, Élodie a préparé des petits beignets aux fruits de saison – des pommes et des poires cueillies dans les vergers du presbytère par le père Brochard. On s'est régalés. En plus il y avait du thé à la bergamote et au jasmin – produits qu'on pouvait avant trouver dans n'importe quelle épicerie mais qui sont devenus extrêmement rares ; je ne sais pas pourquoi, c'est comme ça, la rareté de la bergamote et du jasmin fait partie des dommages collatéraux imprévisibles, parmi d'autres, causés par les Évènements.

Élodie sirotait à petites lampées. Ses lèvres brillaient. Dehors, le ciel noircissait. On se réjouissait de ne pas avoir déplacé le piano sur la terrasse. La pluie, drue, s'est mise à tomber subitement. Dans la cuisine, près des

fourneaux brûlants, on était heureux. On écoutait l'orage, un peu impressionnés.

« Ce n'est pas un temps à faire du bateau sur la Laitouse, a dit le père Brochard.

- J'ai navigué sur l'océan par gros temps, ai-je prétendu. Ce n'est pas un petit grain qui m'effraie.

- Le père Brochard a raison, Url. Ce ne serait pas prudent. Vous risqueriez d'aller nourrir les anguilles, a dit Élodie en faisant tourner l'assiette chargée de petits beignets croustillants au dehors et chauds et moelleux à l'intérieur. Vous pouvez attendre ici que la pluie cesse et le vent retombe.

- Mais si la pluie dure toute la nuit ? ai-je osé en reprenant un beignet en repensant à ces cadavres qu'on repêche parfois près des écluses et dont les yeux et les parties molles ont été attaqués par des anguilles grosses comme ma cuisse.

- Eh bien vous dormirez ici, Url ! a dit Élodie en souriant.

- Ou bien je vous ramènerai en ville à bord

de mon Kangoo », a dit le père Brochard.

On est rentrés en Kangoo avec le père Brochard. Ça sentait la vanille dans sa bagnole. Il a raccordé son MP3 au lecteur intégré au-dessus des réglages du chauffage et on a entendu le son (« quasi mystique » dicit le père Brochard) du Quicksilver Messenger Service, année 70. On a fait halte au presbytère pour décharger des cartons de missels dont *on* venait de refaire la reliure et qui allaient pouvoir reprendre du service, tous les dimanches que Dieu ferait – « on », ce sont des gosses du quartier qui ont l'habitude de faire des travaux manuels en compagnie du père Brochard ; ils sont parfois encadrés par des experts qui connaissent les bons gestes, les bonnes techniques, ont de bons outils et qui, en deux mots, savent planter un clou sans se mutiler inutilement.

« Juste une question, mon père, ai-je entamé en remontant à ma place après cette corvée vite expédiée à cause de la bruine perfide. Vous voudriez aborder une jeune femme, vous vous y prendriez comment ?

- Vous pensez à quelqu'un en particulier, mon fils ?

- Laissez tomber, mon père, je pensais à voix haute. »

Puis il m'a ramené devant mon immeuble.

« On ne vous voit pas souvent à l'église, m'a-t-il dit en guise d'au revoir en pensant aux courgettes de son jardin qu'il avait prévu de se farcir et de se gratiner pour le dîner, tandis que je descendais du Kangoo noir dont les portières portaient l'écusson de la paroisse Saint-Joseph-le-Carpentier-de-la-Nativité-des-Bienheureux.

- Oui je sais, mon père. Mais c'est que j'aime pas beaucoup communier avec des inconnus. »

La pluie a redoublé et je n'ai pas entendu ce qu'il m'a répondu.

*

Dans mon lit, je repense à ces paroles d'Élodie. « Vous dormirez ici, Url. » Je m'en délecte. Je dormirai chez elle. Ça ressemble à une déclaration. Il faudrait que j'en cause à quelqu'un qui me conforterait dans mon opinion, qui me dirait que je tiens le bon bout. Mais vivre seul a pour corollaire le manque de confident. Angelino pourrait remplir ce rôle, c'est en bonne voie, on a fait presque ample connaissance, autour d'un gros-plant, mais ça fait plus de trois semaines qu'il n'a pas réapparu... alors que j'aurais eu tant besoin de son écoute, de ses conseils. Ursule Delafriche, mon ancien proprio, pourrait lui aussi être un soutien précieux en ces moments délicats : il a eu beaucoup d'aventures avec les femmes, il a été marié plusieurs fois. Il a même été veuf. Il en connaît un rayon sur les meufs. Mais en général, c'est plutôt moi qui l'écoute et lui qui s'épanche – je ne serais pas certain d'être capable d'inverser la tendance.

Une cavalcade dans l'escalier me tire de ma gentille torpeur. J'avais, je crois, fini par

m'endormir. Ça crie, ça rit, ça rue, ça glousse, ça titube. On songe fort à quelqu'un et hop ! C'est Angelino qui rentre chez lui, après une interminable absence, en galante compagnie.

Comme il n'a pas voulu prêter ses clés à quiconque, il va retrouver ses plantes vertes probablement toutes crevées.

Les rires se poursuivent, de palier en palier. On l'entend qui fouraille dans les serrures de sa porte d'entrée. La fille avec lui étouffe ses rires. Sans doute ne veut-elle pas amener tout le quartier. En ce qui me concerne, c'est trop tard, je suis réveillé et crains d'avoir toutes les difficultés du monde à retrouver le si précieux sommeil que le retour d'Angelino a pulvérisé. Je tends l'oreille. J'entends leur musique, une trompette fluide, leurs bruits de verres, les cris qui leur échappent. Peut-être aurais-je dû décliner vigoureusement l'offre du père Brochard et m'incruster chez Élodie, en tout bien tout honneur, mais avec néanmoins quelques arrière-pensées, qu'avec un peu de chance, la maîtresse de maison aurait su décrypter.

*

« Je te sers du vin, Irima ?

- Avec plaisir, Angie. C'est drôlement sympa chez toi. Je peux ouvrir les volets ?

- Vas-y, te gêne pas, àère. »

Irima jette ses chaussures à talon et s'avance, pieds nus, vers les fenêtres. Elle écarte les grands rideaux noirs, déclipse le verrou en faisant coulisser verticalement un petit chariot qui pilote le mécanisme de fermeture et produit un effort pour ouvrir la lourde porte-fenêtre triple vitrage aux roulements passablement grippés.

Dehors, la nuit est calme comme une éponge sur le bord d'un évier. Le vent et la pluie ont cessé leur cirque. Angelino ricane au-dessus des verres qu'il remplit. Il est heureux de rentrer chez lui après ce long périple

qui l'a conduit jusqu'en Belgique, où il a revu de vieux amis, et où il en a trouvé une nouvelle. Irima est une nana joyeuse. Elle porte des tailleurs beiges et des chemisiers aux couleurs vives. Elle a des cheveux noirs et brillants comme la table en basalte du salon. Elle est assortie aux meubles de l'appartement. Angelino ricane de nouveau.

Il sort de la cuisine et brandit les deux verres qu'ils vont boire en se regardant dans les yeux avant d'aller se coucher et de jouer entre adultes consentants.

« Il est bon ce saint-estèphe, dit-elle.

- 1989. Il peut.

- Oh ! »

Irima a posé sa veste de tailleur sur un dossier de chaise. Son chemisier en satin prune capte la lumière. Elle joue avec son verre sur les rebords duquel ses lèvres ont imprimé leur marque. Son chemisier est à son tour assorti à la robe du bordeaux. C'est de plus en plus bizarre. Angelino détaille la jeune femme. Son regard s'arrête sur les paupières maquillées de

parme, puis sur les ongles vernis, mauves.

« Mettons un peu de musique, dit-il. Ça va faire fuir les fantômes. Et j'ai un vieux Miles Davis de 1989 qui se mariera à la perfection avec ce petit pinard. »

Irima a fini son verre.

« J'ai envie de faire l'amour avec toi », dit-elle.

Elle se laisse tomber dans le canapé noir en riant. Et ça fait jaillir une nuée de poussière.

« Viens, rejoins-moi ! » Elle relève les genoux pour ôter ses collants qu'elle jette en boule sur le parquet. « Viens Angie ! » répète-t-elle.

La jeune femme prend le contrôle des opérations. Elle commence à déboutonner son chemisier puis enlève les pans froissés de sa jupe qu'elle dézippe et deux secondes plus tard, la fermeture Éclair est ouverte et la jupe beige ôtée. Irima ne garde que sa culotte et son soutien-gorge en satin noir.

« J'ai besoin de prendre une douche. Je te rejoins après », dit Angelino. Il se dirige vers

la salle de bains. Il ouvre le robinet, s'asperge le visage. Ses joues sous ses mains crissent. Il ouvre un pot de crème et trempe dedans son blaireau. Il se regarde dans la glace. Il a des cernes. Il n'a plus la peau d'un bébé. Il a le sourcil de plus en plus épais, voire broussailleux, brun, gris anthracite par endroits. Des poils poussent un peu partout dans ses lobes d'oreilles, dans ses narines, sur ses épaules. Il se rase la barbe avec application, attentif à ne pas s'écorcher. La lame le brûle. Il repasse une dizaine de fois à chaque endroit, pour obtenir un résultat impeccable. L'eau de l'évier se couvre d'une écume crémeuse piquetée de points noirs, comme une chantilly parsemée de petits cylindres en chocolat longs de deux ou trois millimètres, au-dessus d'une mousse elle aussi au chocolat, dans une coupe au pied torsadé alignée dans la vitrine réfrigérée d'une grande brasserie, sur le boulevard Costa Gavras, près de l'ancienne gare routière où, petit, certains dimanches, Angelino allait déjeuner avec ses parents, lorsque ceux-ci étaient de bon poil, et que lui-même avait été particulièrement méritant, ce qui n'était pas

tout le temps.

Il reste un petit moment sous l'eau, alternant eaux chaude, voire brûlante, tiède et froide, quasi glaciale. Jouer avec le thermorégulateur en fonction des parties du corps est un confort douillet. Avant les Évènements, quand toutes les choses ou presque étaient coûteuses et rationnées, Angelino utilisait l'eau avec parcimonie, réservant l'eau chaude aux hivers rudes et aux circonstances exceptionnelles (le retour d'un jogging sous une bruine verglaçante ; l'après-chasse, lors de laquelle deux renards et plusieurs sangliers auront perdu la vie et dont il aura fallu benner les dépouilles au poil ensanglanté à l'arrière du pick-up puis les emmener chez Sammy la Migraine qui avait des connaissances précises en dépeçage et qui, surtout, gardait les peaux pour fabriquer des trophées ou des accessoires de mode forestière). Maintenant, il laisse parfois l'eau couler toute la journée, quand il est trop saoul pour tourner le robinet.

Il sort de la salle de bains, frais et détendu. Ses ongles sont propres. Sa tignasse est bros-

sée. Ses dessous de bras sentent bon.

Dans le canapé, Irima, quasi-nue si ce n'est ses sous-vêtements assortis, dort, son verre vide posé près de sa tête. Ses ronflements sont ceux d'un chaton. Ses cheveux sont étalés sur l'accoudoir. Ses cuisses blanches légèrement écartées donnent envie de s'y réfugier. « Elle est sympa, cette fille, pense-t-il. Mais elle a franchement tendance à se donner en spectacle trop facilement. »

Il se sert un autre verre de saint-estèphe en contemplant la rue par la porte-fenêtre. Les rideaux des boutiques sont baissés pour encore quelques heures. Les lampadaires sont éteints. Les poubelles attendent d'être transportées en dehors de la ville, là où elles seront triées, recyclées, brûlées, redistribuées, enfouies sous terre ou servies aux vers.

Miles Davis a cessé de souffler dans son instrument. Angelino regarde sa collection de disques. Chaque album lui rappelle une soirée, une émotion, une rencontre, une conquête, un vieil ami, un parent perdu. Son doigt court sur les tranches. Il choisit un vieux

Metallica qu'il pose sur son Teppaz. Le bruit massif qui sort des enceintes sort également Irima de son sommeil.

« Je me suis assoupie. Désolée, dit-elle en ramenant ses jambes sous elle. Tu n'as pas peur de déranger les voisins ? »

Angelino éclate de rire. Déranger ses voisins n'a jamais fait partie de ses problèmes.

« Il n'y a jamais eu personne pour se plaindre à vrai dire.

- Ressers-moi un verre please... Merci. Ça te va bien, le peignoir. Tu l'as volé dans un hôtel ?

- Oui », ment-il. En fait c'est une ex à lui qui l'a oublié ici.

« Je peux l'essayer ?

- Si tu veux, mais je suis nu dessous, avertit-il.

- Ne t'en fais pas, je suis pour l'égalité entre les sexes, dit-elle tout en enlevant sa culotte puis en dégrafant son soutien-gorge. Voilà ! »

Irima est complètement nue. Angelino lui tend son peignoir en épais coton indigo.

« Je crois que j'ai une *pure* érection. »

Irima éclate de rire à son tour et enfille le peignoir, sans le refermer, laissant voir aux trois-quarts ses seins blancs, son ventre lisse et son pubis noir.

« Il porte ton odeur, dit-elle. Rapproche-toi de moi. »

Elle s'est assise dans le sofa. « Viens ! » Elle l'attrape par le sexe, lui caresse la tige, décalotte le gland. D'un mouvement régulier de la main, elle le masse, sans hâte. Angelino a fermé les yeux. Le geste de la main d'Irima accélère. Elle pose sa main gauche sur les bas-ventre d'Angelino, palpe les abdominaux, le nombril, la toison pubienne puis les testicules au dessous humide. Elle ralentit un peu. Il geint. Elle lui demande si tout va bien. Il répond que oui, il a vu pire. Alors elle est contente, elle sourit, ouvre la bouche, sort la langue et lape le bout violacé, engloutit le gland, le garde en bouche, salive, joue avec sa langue autour du gland, aspire, augmente la

pression avec ses lèvres comme si elle serrait dans son vagin la verge d'Angelino. Sa tête avance, le gland gonflé cogne contre l'intérieur de sa joue. Sa main droite continue d'enserrer la base du pénis : son index, son majeur et son pouce ont formé un anneau. Angelino a la bite captive. Il grogne de plaisir et pose ses mains sur les épaules de la jeune femme pour ne pas perdre l'équilibre. Celle-ci continue ses mouvements de la tête, de la bouche et des mains. Les préliminaires sont lancés. La belle déploie son savoir-faire. Angelino a l'impression que les murs vacillent quand il rouvre les yeux. Metallica poursuit ses bourrasques électriques de sons aux énergies foudroyantes. À l'étage en-dessous, Url cherche le sommeil et se tourne pour la neuf millième fois de la nuit dans son lit. Sur le dos, il ne se sentait pas très bien.

*

Mon voisin est revenu. Sa longue absence ne semble ni l'avoir calmé, ni avoir amélioré ses goûts musicaux. Hier soir, après Metallica, Nirvana, Ten CC et Rage against the machine, on a eu droit à Rammstein et Boney M. J'ai fini par trouver le sommeil vers 4 h 30.

Avant les Évènements, j'aurais probablement très sérieusement songé à appeler les flics.

*

D'un geste circulaire, je passe le chiffon sur la vitre, m'attardant sur les bords, les angles et les joints où la crasse s'accumule. Il fait lourd. Les météorologues ont pourtant assuré qu'il ne pleuvrait pas avant vendredi prochain. Ça me paraît impossible, ça va péter avant. La sueur perle au coin de mes yeux, légèrement piquante. Ça fait quatre heures que

je m'échine. J'ai jeté mon dévolu sur un vieil immeuble en briques rouges de l'avenue des Bottes-à-Clous. Les habitants sont contents de me voir débouler avec mon seau, mon pschitt et mes raclettes emmenchables. Certains me connaissent déjà, me reconnaissent, m'offrent une petite prune, un cappuccino, des madeleines, un jus de fruit, des brownies, un soda, du thé vert, un Vittel-fraise, des clémentines, du far. J'astique, je bois un coup, m'enfile une gaufrette, enfourne un amuse-gueule, gobe une olive, quelques mots, quelques infos, et ciao la compagnie ! Appartement suivant !

J'existe. J'arpente les cages d'escalier. Je circule en free-lance. J'exploite mes compétences. Je satisfait les familles bourgeoises et les célibataires de basse extraction. Je m'occupe des fenêtres ovales et des petits carreaux, des vitres coulissantes aussi bien que des Vélux. Parfois on m'offre un poulet fermier en échange de mes services. D'autres fois, je repars avec un régime de bananes, une barquette de fraises ou une motte de beurre. Voire une meule de fromage, qu'il me faudra parta-

ger avec madame Luxembourg, Ursule Delafriche et les plus gloutonnes des ouailles du père Brochard.

Avec mes amis ramoneurs, plombiers, cuisiniers à domicile, menuisiers, accordéonistes, peintres-tapissiers, on s'active, on furète, on se faufile, on impose nos styles, on développe nos savoir-faire, on dynamise la fourmilière. On vaque au plus plaisant.

On est deux mille à peu près dans ce cas.

On forme une caste hétérogène. Certains, parmi nous, avant les Évènements, étaient très malheureux, sans considération, persuadés d'être indignes, inutiles, d'être en somme de pénibles parasites que les gens respectables toléraient essentiellement parce que les exécutions massive auraient terni l'image glorieuse de leur civilisation triomphante.

Mais la donne a changé. Ce qui hier était impensable est aujourd'hui complètement admis et dessine même pour demain un horizon riche de sens, aussi riche de sens qu'un ragoût de biche-carottes, dans sa cocotte en fonte, qu'on a préparé, pour une grande occa-

sion, ou tout simplement parce qu'on avait envie de faire un peu de cuisine, et qu'on servira à deux ou trois comparses, accompagné de pleurotes et d'un vin de Cahors.

Et la donne, en changeant, a changé le moral des troupes. Les anciens dogmes ont été abattus, les vieilles carapaces se sont émiettées, et ces monceaux de poussières ont été balayés par un vent de liberté. Les millions d'esclaves, affranchis par centaines, par milliers (de millions), ont relevé la tête. Pour la première fois de leur existence jusque-là dominée par la cupidité, l'anxiété, la précarité et autres troubles mentaux, ils ont découvert la profusion et la satisfaction. Ce qui pour nombre d'entre eux, voire pour tous, faisait tout de même une sacrée différence !

Bien sûr, des espèces d'intégristes, comme Ursule Delafriche, l'ont eue mauvaise, ont commis l'irréparable (Ursule n'a cependant pas été jusque-là), montrant que les Évènements n'entraînaient pas une unanimité pure et parfaite. Il y aura toujours des trouble-fêtes.

Ursule est juste resté un peu ahuri,

déphasé, comme si son cerveau avait bouilli, surchauffé durant les Évènements (qu'il n'avait ni vus venir ni espérés).

Mais si les Évènements n'avaient pas eu lieu, combien auraient-elles encore été les victimes, anonymes, quasi consentantes, de l'ancien régime ?

On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs. Quant à ces derniers, il suffit juste d'épargner quelques poules si on veut continuer d'en manger longtemps. Donc oui, il restait de-ci de-là des raisons d'être inquiet : toute forme de cruauté ne s'éradique pas d'un coup de cuillère à pot ! Les nouveaux souffles qui transportaient les populations étaient juste plus doux que les haleines fétides qui jusqu'alors avaient sévi. Rien que ça, c'était déjà beaucoup.

Le camp des « gagnants » s'était considérablement agrandi ; les laissés-pour-compte ne formaient plus l'écrasante, l'invraisemblable, l'insupportable, majorité, ballottée, malmenée au gré de décisions désagréables, de diktats incompréhensibles, de Traités inaboutis, de

mesures contestables, aliénantes, crispantes. Les Évènements, répétons-le, avaient embelli le réel. Et avoir retrouvé le sens du Beau était la victoire, palpable, inexpugnable, dont tout un chacun pouvait jouir.

*

« Je bande ! » Angelino jubile. Irima lui a redonné vie. Ses grands yeux, ses manières tantôt tendres tantôt animales, son accent belge, son entrain joyeux et l'énergie qu'elle déploie apportent une espèce de bouillonnement clair et solaire dans la vie d'Angelino, laquelle, ces derniers temps, soyons honnête, était essentiellement composée d'heures plutôt ternes et pas très réjouissantes.

Irima est allongée sur le lit défait, nue, sur le ventre. Ses pieds battent l'air. Son corps blanc capte toute la lumière. Elle feuillette un vieux *Mode & Travaux* extirpé d'une pile de

magazines. Angelino tourne autour d'elle et la photographie sous toutes les coutures. Il est subjugué par les formes de la jolie Wallonne.

« Mets-toi sur le côté. »

Elle obtempère et garde la pose. Elle est à l'aise, docile. Elle se laisse admirer. Le gros Pentax la mitraille. Angelino remet une troisième pellicule de 36 poses dans le boîtier.

« C'est merveilleux. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi photogénique. »

Irima s'amuse. Elle est flattée. Jouer à la starlette lui convient. Angelino sait y faire pour obtenir d'elle toute la fantaisie dont on peut rêver. Ils s'entendent à *merveille*, se donnent l'un à l'autre sans rien se refuser. Ça roule pour eux. Le manège enchanté sur lequel ils se sont huchés les emporte et leurs idées tourbillonnent. Toute chose se met en place aimablement. Irima a l'impression d'avoir toujours vécu dans le bel appartement d'Angelino aux murs et aux plafonds tous blancs et aux meubles et aux rideaux tous noirs.

La fenêtre est ouverte. Le soleil rentre à flots abondants. Au-dessus du parquet en bois clair flottent des micro-particules qui paillètent l'air, formant une nano-galaxie peuplée de mystère. Elle a envie de poser son empreinte, de s'appropriier les lieux, de se sentir pleinement chez elle chez Angelino. Des idées de déco nouvelle lui viennent à l'esprit.

*

Aujourd'hui, c'est décidé, je vais flâner. Trop la flemme pour faire quoi que ce soit d'autre. En plus, il fait un temps magnifique. Je choisis un pantalon en coton, fabriqué en Inde, acheté à Rome il y a longtemps, lors d'un de mes (trop ?) rares voyages à l'étranger, et si peu porté depuis qu'il est encore comme neuf. Je le repasse et dessine un pli très soigné en écoutant en slip Christian Morin jouer de la clarinette. Je suis d'humeur

comme qui dirait guillerette. Je choisis des sandalettes en cuir marron foncé, une chemise turquoise et des lunettes de soleil à verres progressifs que je pose sur ma tignasse fraîchement shampooinée. Me voilà prêt pour une déambulette.

Se priver de but est la clé d'une réelle décontraction.

Les mains dans les poches, je sors de chez moi.

« Quel temps splendide ! » s'exclame Sophie Chopard, ma voisine de palier, étudiante en langues anciennes à la faculté. Elle rentre chez elle, avec un sac de courses.

« Oui », réponds-je.

On en reste là. Elle referme sa porte. Je descends les escaliers. Mes sandalettes claquent sur le carrelage des marches. Les coutures me font un peu mal au haut du pied. Ça fait longtemps que je ne les ai pas portées. Le cuir a durci. Une ampoule sera à craindre si je déambule trop longuement. Il me reste un étage à descendre avant d'arriver au rez-de-chaussée. J'hésite à remonter. J'aurais

peut-être dû descendre mes poubelles. Avec ce temps, elles deviennent vite malodorantes et risquent d'empuantir ma cuisine... On verra ce soir...

Les mains dans les poches, je sors de l'immeuble. Je remonte la rue vers le centre-ville. Je suis gai. Ma transpiration a commencé à ramollir le cuir de mes sandalettes. Elles et moi réapprenons à vivre en bonne intelligence.

Sur les abris-bus ou les quatre par trois, les affiches publicitaires d'antan ont disparu. Elles ont laissé la place à des messages qui ne poussent pas à la consommation. Le plus souvent, ce sont des reproductions de tableaux de maîtres, des paysages inouïs, des photos en noir et blanc extraites de films dont les vedettes qui tenaient le haut de l'affiche sont tombées dans les oubliettes, des photos de familles, en vacances, où l'on voit des gosses en maillot de bain qui jouent autour d'une table de pique-nique. Ce sont des photos des familles des imprimeurs, des agents publicitaires et autres intervenants du monde de l'affichage qui ont eu cette idée pour remplir les

espaces vacants.

Ou alors, ce sont des messages à caractère privé : « *Jeune homme vêtu d'un pull-over rouge, qui a croisé jeune femme blonde en socquettes blanches rue des Paludiers, prendra un verre chaque dimanche de mai à la terrasse du café des Lucioles.* » Comprend qui peut.

Et par cette belle journée, les affiches resplendissent, ajoutant un supplément estival auquel quiconque ne peut que souscrire. J'ai posé sur l'arête de mon nez mes lunettes de soleil, qui me donnent un faux-air de moniteur de ski qui me plaît bien. Des femmes se retournent sur mon passage. Je poursuis ma balade, jette un œil quasi désintéressé sur les vitrines où éventuellement pourrait se trouver un article à ma convenance. J'arrive ainsi jusqu'à la place des Abricotiers, où il n'y a jamais eu le moindre arbre fruitier à pousser mais où l'on trouve des arcades ombragées et des petits salons de thé qui, pour certains, sont équipés de pompes à bière.

« Hey ! Url ! » entends-je.

Devant moi, assis en charmante compa-

gnie autour d'une table ronde en fer peinte en blanc, Angelino me fait des grands signes.

« Assieds-toi. Viens boire un verre avec nous. Qu'est-ce que tu prends ? Irima, je te présente Url, mon voisin du dessous. Je t'en ai déjà parlé : il est laveur de carreaux indépendant. Url, voici Irima, qui se cachait sur les bords de l'Escaut où je l'ai dénichée et qui nous honore depuis de sa présence sur les bords de la Laitouse.

- Bonjour, je vais prendre une bière. »

Angelino porte un polo noir, un jean noir et des mocassins blancs ; Irima, une robe blanche légère, un collier de perles, des tennis noires et un châle en tulle presque transparent qui glisse de son épaule et que le vent fait frémir comme s'il s'agissait de la traîne d'une mariée. Un serveur revient avec trois demis. Ce petit apéro est le bienvenu. Je commençais à crever de soif.

« Et que faites-vous dans la vie, Irima ?

- Rien. J'accompagne Angelino.

- Oh oh ! s'exclame ce dernier. Irima est

beaucoup trop modeste ! Pourquoi dis-tu que tu ne fais *rien*, alors que tu es assurément l'une des plus talentueuses artistes ayant vu le jour sous le soleil de Wallonie ?

- Ah ? fais-je, non pas parce que l'art namurois m'intéresse, mais parce que je ne voudrais pas passer pour quelqu'un d'impoli incapable de se lier aux autres.

- Oui, Irima a beaucoup de talent : ses expositions sont à chaque fois des très gros succès. La presse en parle, les photographes et les critiques se bousculent, et ses toiles partent comme des petits pains. Sitôt le vernissage terminé et les dernières coupettes de champagne vidées, toutes les toiles d'Irima sont décrochées, emballées et emportées. C'est absurde ! Ses expositions durent à peine le temps de finir les plateaux de petits fours.

- J'ai un public très réactif et très possessif, modère l'intéressée.

- C'est incroyable, m'étonné-je, impressionné par ce phénomène. Et vous peignez quoi, sans vouloir être indiscret ?

- Irima, s'interpose Angelino, peint exclusivement des cadavres.

- Ah ? » laissé-je tomber, refroidi par cette réponse un peu brutale.

Je regarde tout d'un coup la compagne d'Angelino sous un autre jour. Une sale impression d'être en présence d'un couple de vampires me glace les sangs. Pour m'en défaire, je bois une volumineuse gorgée de bière et repose sur la table un verre aux neuf dixièmes vide.

« Et vous êtes en quête de modèles ?

- Non, ça va, rassurez-vous. Je suis pour ainsi dire en vacances. Je viens de terminer une longue période de création intense. Je suis vidée, exténuée, j'ai besoin de repos.

- Ici c'est l'endroit idéal pour recharger ses batteries », dis-je, convaincu que la région a des vertus.

Angelino me gratifie d'un sourire bienveillant qui me fait bien comprendre qu'il adorerait qu'Irima s'installât durablement dans la région pour en approfondir les innom-

brables bienfaits.

« Tu reprends quelque chose ?

- Non, je te remercie. Je vais poursuivre ma promenade. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. Profitez bien de votre séjour sous nos cieux, Irima.

- Merci Url, à un de ces jours. »

Je m'éloigne en pensant avec tendresse à Angelino et sa cavalière aux activités si étranges. Mon estime pour mon voisin du dessus est remontée en flèche. Et cette bière fraîche à l'ombre des arcades m'a fait un bien inouï. Je devrais plus souvent m'autoriser ce genre de petits bonheurs. Je crains pourtant d'avoir été pris pour une buse ; j'ai du mal à imaginer Irima en train de peindre un cadavre, son chevalet taché de touches colorées crânement posé sur les dalles blanches d'une salle de vivisection. Se seraient-ils joyeusement foutus de ma gueule ?

Quand Angelino m'a présenté comme laveur de carreaux, j'ai cru percevoir une pointe de dédain dans sa voix. J'ai vu l'idée,

fugitive, également, qui a traversé leurs esprits et qui, à peu de chose près, disait : « Essayons de ne pas nous faire remarquer en compagnie de ce minable. Acceptons-le néanmoins à notre table, ne serait-ce que pour satisfaire aux exigences minimales de la courtoisie... » Serais-je le dindon d'une mauvaise farce ?

Comme somme toute je connais très mal Angelino, je n'en serais pas surpris. J'aimerais en avoir le cœur net. Mais, seul, j'ai du mal à réfléchir. Mon point de vue partiel, limité, est insuffisant. Il aurait besoin d'être étayé, contredit. Je ne sais que penser de cette rencontre. Je suis plongé dans une nouvelle forme de doute.

*

Le lendemain, je reprend mes activités. Je suis sur le pied de guerre de bonne heure. Je

suis en pleine forme. J'engloutis huit tranches de pain de mie, une demi-litre de café kenyan et un bol de compote.

J'enfile ma tenue, me munis de mon attirail et sors avec entrain. Sur le palier, je heurte presque Sophie Chopard qui sort elle aussi en trombe de chez elle. Nos portes claquent en même temps et nous nous débattons avec nos clés en échangeant les salutations d'usage, brèves et concises. Je ne sais pas si je dois la laisser passer devant moi pour descendre les escaliers ou bien si je dois descendre le premier et ouvrir la marche. Sachant que les escaliers sont assez larges pour que deux adultes s'y croisent ou les montent ensemble.

Sophie Chopard est une étudiante très calme. Elle reçoit de temps en temps des amies chez elle. Mais elles ne font pas trop de foin. Elle est également très studieuse et suit les cours avec assiduité. En journée, elle est donc rarement chez elle. Et en soirée, elle est très discrète. Elle part souvent tôt pour revenir tard, l'esprit chargé des savoirs déversés par des professeurs agrégés dont les chaires

confortables et prestigieuses sont très enviées.

Elle a des cheveux longs, épais, bouclés, châtain clair. Ses yeux sont presque verts et son visage montre de nombreuses taches de rousseur. Comme sans doute d'autres parties de son corps. Aujourd'hui, elle porte une saharienne mastic, une paire de jeans d'un bleu profond presque noir et des spartiates qui laissent voir ses chevilles claires et ses ongles de pied vernis.

On descend côte à côte les escaliers, en silence. Sa besace me frôle à plusieurs reprises. Cet instant d'intimité s'achève quand on arrive au rez-de-chaussée, puisqu'elle prend à gauche et moi à droite.

*

Laveur de carreaux, ça peut sembler médiocre et sans gloire. Et c'est en effet un métier vers lequel on ne se dirigera pas si l'on

recherche les ors et les honneurs.

Sans moi, sans nous (car nous sommes nombreux à exercer cette profession en dépit de son prestige restreint et de ses avantages que d'aucuns considéreront comme réduits), pourtant, la vie serait nettement plus terne et réellement moins lumineuse. Car si personne ne lavait les vitres, ces dernières inexorablement finiraient opaques. Les fenêtres ne présenteraient plus guère d'intérêt. On construirait d'office des murs aveugles. Les bâtiments n'auraient pas du tout la même allure.

Tandis que tant que nous sommes là, fidèles au poste, les vitriers, les menuisiers, les architectes, les maçons, les forgers de vitraux, etc., peuvent s'en donner à cœur joie.

Pour ma part, je suis un laveur de carreaux sans compétences associées. D'autres que moi sont alpinistes, équilibristes et interviennent sur des édifices vertigineux. Ces as de la haute-voltige sont la vitrine spectaculaire de notre corps de métier. Ce sont eux qui, à bord de leur nacelle suspendue au-dessus du vide, glissent le long des parois des gratte-ciel de la

City, de Manhattan ou de la Défense. Ils suscitent l'admiration. Et des vocations.

Laveur de carreaux, ça peut aussi être glamour.

Je suis en sueur. Mon flacon de pschitt est vide. Encore une aprême qui n'aura pas été chômée ! Je dépose mes torchons salopés chez madame Luxembourg qui m'en remet autant de propres ainsi qu'une paire de chemises d'un blanc éclatant pliées façon pressing qui, me garantit-elle, m'iront comme un gant. « Tiens Url, prends-moi ça. Avec tes grands yeux bleus, qu'elle m'a dit, tu auras l'air d'un sou neuf avec. » Sûr que ça m'a fait plaisir. Je les ai acceptées bien volontiers.

Il fait presque nuit. Ça sent la tortore dans la cage d'escalier. Ça mitonne à tous les étages. Les maîtresses de maison n'y vont pas de main morte : fumet d'oignon frit, de ragoût aux épices, de chou cuit à la vapeur, de tambouilles gratinées qui tiendront au corps... L'ampoule de mon palier a grillé. On n'y voit que dalle. Je peste en cherchant la bonne clé.

Je rentre chez moi, épuisé.

Je prends une douche puis fais l'inventaire de mon frigo. La pièce maîtresse de son contenu est un camembert aux puissantes exhalaisons. Il sent presque l'odeur de la pourriture animale. J'allume une bougie, pose le claquos sur un plateau et un 33 tours de musique tzigane sur la platine-disques.

Je suis crevé mais d'humeur romantique.

Fromage et face A s'achèvent en même temps. Je me réfugie dans mes draps frais et m'endors sans demander mon reste.

*

Pendant qu'Url digère son calendos, son voisin du dessus dort, aux côté d'Irima Mosuzkio-Korizet, peintre belge connue pour ses portraits posthumes aux couleurs vives et franches (criardes ?), dans une chambre d'hôtel de l'Hôtel des Brestois qui a conservé ses trois étoiles et ce, même après les Évène-

ments. À l'Hôtel des Brestois, il est toujours préférable de réserver un peu à l'avance pour être sûr d'avoir une vue sur les jardins. Angelino sait y faire. Il avait prévu le coup. Ils disposent donc d'une chambre que l'on pourrait qualifier d'exceptionnelle, avec trois grandes baies vitrées cachées pour l'instant derrière d'épais rideaux aussi opacifiants que possible.

*

Il est loin le temps où Angelino croupissait en prison pour viol, viol certes, commis, reconnu, et qu'il avait pris le temps de regretter amèrement. Ils avaient beaucoup bu et fumé un peu de thaïlandaise. Elle avait commencé par se laisser draguer. Il avait avancé ses pions, croyant la partie gagnée. Elle avait commencé à regimber, à dire non, ne va pas plus loin. Il n'avait pu se réfréner. Elle avait

porté plainte. Le parti féministe toute banderole dehors avait hurlé sa joie sur les marches du tribunal. Elle avait gagné son procès. Il avait perdu la partie. On l'avait reconduit dans sa cellule sitôt le jugement prononcé.

Les Évènements étaient passés par là. Les centres pénitentiaires et les camps de rétention avaient ouvert grand leurs portes. Les coupables comme les innocents avaient recouvré leur liberté chérie d'action, leurs femmes, leurs amants, leurs frères, leurs sœurs, leurs boulangers, leurs poissons rouges. Et les coupables et les salauds qui couraient, en cavale, avaient cessé de se réveiller chaque matin et de s'endormir chaque soir avec la crainte de se faire pincer.

En changeant ses paradigmes, la société réhabilitait les hors-la-loi de tous poils. Ces derniers rentraient dans le droit chemin, parce que *ce chemin* avait été élargi fort à propos.

Désormais, avec l'abolition de la propriété, on respirait. La propriété avait été si longtemps le fondement d'une société de plus en plus inégalitaire que celle-ci avait littérale-

ment imposé. L'apartheid, qui empêchait les pauvres de profiter de tant et tant d'endroits réservés à l'élite possédante, avait volé en éclats. Quelques semaines avaient suffi pour disloquer l'ancien régime et modifier les habitudes et les comportements. Et chacun ne s'en sortait finalement que mieux. Et les historiens de regarder enfin d'un œil critique ces longues périodes pendant lesquelles on avait accepté de trimer comme des chiens, de polluer pire que des porcs, de gaspiller à tout crin et de donner malgré tout des leçons.

Allongé, auprès d'Irima qui respirait doucement, dans une chambre d'hôtel un peu fastueuse qui leur avait simplement coûté l'effort d'une réservation, il en revenait à peine de la chance qu'il avait. Profiter de la vie devenait une formule pleine de sens. Réellement.

Rencontrer Irima l'avait fait entrer dans une nouvelle phase. Il caressa, de l'index, l'épaule nue de la jeune femme plongée dans un sommeil profond de maîtresse repue au corps et aux sens comblés. Il devenait un nouvel homme, capable de soulever des

montagnes ou de régler à la bonne température le mitigeur de la baignoire pour y plonger avec sa dulcinée.

Le bonheur qu'il goûtait alors surgissait comme une consolation pour les dizaines et les dizaines d'années ratées, mauvaises, éprouvantes, sulfureuses et irraisonnées qui l'avaient conduit jusqu'à ce moment précis, au dernier étage de l'Hôtel des Brestois, dans l'une des plus belles chambres de l'établissement (moquettes épaisses, miroirs rutilants, personnel attentif) et dans le même lit que l'une des plus jolies filles d'Europe, Turquie et Lettonie comprises, et peut-être même de la Terre entière, pour ne pas dire du cosmos.

Fille jolie et qui plus est talentueuse, qui avait trouvé sa place (auprès de lui), sa raison d'être (peindre des cadavres) et avec qui, si Dieu le permettait, il comptait bien faire un beau brin de chemin. Avoir conscience de sa chance est une félicité de gourmet et Angelino, royalement vauté dans leur lit *king size* à baldaquin, se laissait inonder par les vagues de ce contentement qui le galvanisait

corps et âme, atome par atome, créant de nouvelles connexions entre ses cellules, irriguant des parties asséchées, révolutionnant, en douceur, des secteurs entiers de son métabolisme.

Une mue s'opérait.

*

Irima était une chic fille. Son naturel était un ravissement quasi permanent. Elle n'était ni bête ni peureuse, et encore moins méchante, et, pour preuve, elle n'avait pas fui lorsqu'il lui avait dit être passé par la case « PRISON ». Elle ne lui avait pas craché à la gueule lorsqu'il lui avait confié les raisons de son incarcération. Elle avait eu envie de lui faire l'amour, aussitôt, dans son atelier sous le regard des portraits posthumes aux couleurs plus que gaies, merveilleusement chatoyantes, exotiques, mexicaines. Il lui avait répondu qu'il préférerait encore attendre un peu. Elle

n'avait pas insisté.

Puis ils étaient sortis manger un morceau dans un estaminet tenu par des Kurdes albinos. Des amis d'Irima, peintres également, les avaient rejoints plus tard et ils avaient été danser, dans une guinguette en plein air, sous des chênes garnis de lampions et de guirlandes électriques. La nuit avait été magique. Elle inaugurait une longue et belle série.

Angelino était aux anges, ce qui, sans mentir, ne lui était pas arrivé depuis les lointaines tétés de sa prime enfance, dont il garde un souvenir impérissable.

*

7 ans plus tôt.

Le général André-Jean Huron-Julot de la Martinière enfile sa chemise, posée la veille selon ses indications, sur la marquise Louis XVI sur laquelle il aime à s'asseoir, dès le matin, y posant son cul pour enfiler ses hautes chaussettes noires et sa tenue repassée.

Le petit-déjeuner, dont un œuf mollet, l'attend dans le grand salon. Il boit sa tasse de café, sous le regard de ses aïeux encadrés sur

les murs hauts de cinq mètres chargés d'honorer la dynastie, l'équitation, les arts de la guerre et la dignité humaine en général, comme le veut la maxime des Huron-Julot de la Martinière : « Vivons sans peur, mourons sans faillir. »

Il jette un œil sur *Le Figaro*, sur le magazine *Forbes*, et sur divers bulletins édités par le Cercle de l'Union Interalliée ou le Jockey Club. Ça lui prend une petite heure. Dehors le temps est sec. Les gravillons blancs de l'allée, qui mène au grand perron, brillent sous le soleil. Soleil qui consciencieusement élimine les dernières gouttelettes de rosée accrochées aux brins de la pelouse (d'un vert tendre et régulier) autour du manoir, plantée d'arbres taillés par plusieurs générations de jardiniers.

André-Jean se dirige ensuite vers le dressing où sont rangées ses bottes et bottines. Il en choisit une paire d'un brun aux reflets roux, les enfle. La petite pièce aux murs garnis d'étagères sent le cirage et le vieux cuir. Chez le Huron-Julot de la Martinière, les chaussures ne sentent pas les pieds.

Il a décidé de faire un geste. L'aumône est un devoir et un honneur. Il empaquette une paire choisie sans hésitation dans le papier kraft qu'il ficèle. Son paquet sous le bras, le général quitte le manoir, traverse le vaste jardin, franchit le mur d'enceinte en pierre de pays qui éloigne les intrus, et se dirige vers le village en empruntant la voie bordée des deux côtés par des châtaigniers qui, chaque automne, font pleuvoir des oursins par milliers sur la chaussée.

La voie est longue d'un kilomètre et demi. Le général aime cette promenade. Elle relie le château des Huron-Julot de la Martinière au bourg de Verneuil-Sainte-Maxence. Elle est pour ainsi dire piétonne : seuls les véhicules qui se rendent ou sortent du château l'utilisent et on peut presque parler, pour cette petite route nationale au charme certain, de voie privatisée. Au bénéfice des Huron-Julot de la Martinière et de tous ceux qui connaissent les vertus du calme et du silence des douces campagnes de France.

Le général répond à l'appel lancé sur

Facebook – vous savez, rappelez-vous, ce machin né à Harvard qui crée du lien social en coinçant les geeks devant leur écran. Des jeunes ont organisé un événement. Un de plus, comme il y en a des milliers chaque jour. Un truc simple et pas compliqué. Il s'agit de collecter le bric-à-brac des habitants. Ces jeunes se sont rassemblés, en cercle, autour d'un bon feu et d'une bouteille de Fanta, et ont pensé à cette méthode pour réunir des fonds afin de financer la rénovation d'un centre pour adultes schizophrènes. Cette collecte a du sens et le général a décidé d'apporter sa contribution. Le point de rendez-vous a été donné sur la place de la Fontaine. Un chapiteau blanc est dressé. Des objets hétéroclites s'amoncellent. Ceux qui ont une valeur marchande seront revendus sur e-Bay, sur Leboncoin, à La Trocante et chez des antiquaires partenaires. Le business-plan est bouclé. Les bénéfices seront intégralement consacrés à la remise aux normes des pavillons E et F de la clinique Sainte-Katia, où sont soignés des malades bipolaires pour la plupart parfaitement inoffensifs.

Le groupe Facebook qui a lancé cette opération escompte un succès. Il ne sait pas encore à quel point son appel sera suivi.

*

Contre un bon officialisant son don, le général remet ses vieilles bottes impeccablement cirées à un jeune hilare qui semble ne plus savoir où donner de la tête. « Posez-les là, merci monsieur. » Le général les dépose donc à l'endroit indiqué par le jeune garçon. Ce sont de très belles chaussures dont il se sépare. Avec elles, botté comme un lord, il a parcouru la forêt de Chantilly. Il s'est rendu à des soirées incroyables chez son cousin Pierre-Augustin du Montchauve, qui possède un château dans l'Allier et des terres au Congo-Brazzaville. Il sait comme nul autre recevoir les centaines d'invités conviés aux sauteries organisées à la moindre occasion ou

pour de nobles causes et lors desquelles des couples se forment, des tonneaux se vident, des contrats se dessinent et des liens se nouent, dans le rire, la joie et la plus grande des courtoisies. Et sur les vastes pelouses et dans les grands et petits salons, on se salue, on évoque des relations communes, on se remémore, on se stimule, on se jauge, on s'émeut, on se défie, on se congratule, on affûte ses jugements, on se ridiculise, on prend date, on se jalouse ou on regrette d'être venu. Ça lui fait un petit pincement au cœur.

Lancée l'avant-veille sur les réseaux sociaux, l'initiative a séduit. Des dizaines d'habitants ont fait l'effort et continuent d'affluer. Le beau temps n'est pas étranger à la réussite de l'opération.

Ça fourmille autour du stand. Chacun est venu avec une sélection de vieilles babioles. Elles s'entassent sur les tables et les étagères prévues à cet effet, mais aussi sur les chaises, qu'elles recouvrent, et sur le sol, où elles se répandent, au fil des heures, des jours.

Dans chaque bourg, chaque village, sur la

Grand Place, l'opération, devenue virale, se duplique et rencontre le même succès. Les organisateurs en sont les premiers surpris. L'hystérie est collective, s'amplifie. 6 jours après le début de l'évènement, prévu pour durer le temps d'un après-midi, les esplanades devant les mairies, les places de l'Église et les places du Général de Gaulle, où ont lieu habituellement les grands rassemblements, sont recouvertes de monticules incroyables qui ne cessent de croître vers le ciel. Ciel immensément bleu.

On assiste à un grand débarras. Tout le monde participe. Et l'élan ne faiblit pas. Le bouche-à-oreille fonctionne et chacun comprend que le moment est venu d'abandonner ce qui l'encombre. Sans regrets.

Des routiers apportent leur semi-remorque et repartent à pied. Des nonnes déposent leur cornette. Des éleveurs apportent veaux, vaches, cochons, pintades, ânon...

Des maçons déposent des brouettes et des sacs de ciment. Des bons élèves se délestent de leurs livres et cahiers. Des militaires

amènent leur arme de service et leur attirail d'entraînement.

Au septième jour, il est hors de question de stopper la marée humaine. Des digues ont rompu. Les gens sont comme fous. Ils se sont pris au jeu de ce vide-greniers unique.

Le général, connu pour son sens certain de la mesure, en est à se séparer d'une énième paire de bottes, offertes par feu sa femme ou bien par l'un de ses fils ou par quelque autre sous-fifre informé de sa passion pour les chausses montantes et l'équitation. Il y a ajouté des vieilles toiles et sur ses murs, dénudés par endroits, apparaissent des grands rectangles plus foncés, qui indiquent que quelque chose a changé. Irrémédiablement.

Dans le dressing où il entrepose ses grolles, toutes comme neuves car peu portées, les étagères se sont dégarnies. Comme une bouche édentée. C'est un peu triste. Mais moins étouffant, plus aéré. Sur sa droite, la septième étagère est même vide si ce n'est la case 149 E. Une échelle mobile permet d'accéder aux étagères les plus hautes. Ici, il y en

a pour plusieurs millions, pour plus d'un milliard et demi d'anciens francs – le général comme tous les vieux de sa génération fait encore la conversion. Chaque paire de chaussures représente des moments de sa vie d'antan. Depuis que Hélène, sa femme, est morte, d'une crise cardiaque durant son sommeil, le vieux général de toutes les façons a radicalement ralenti son train de vie. Il ne sort plus. Il ne répond plus qu'à de très rares invitations parmi toutes celles qu'on continue de lui adresser. Il a licencié la quasi-totalité de son personnel de maison. Il ne reçoit plus. Il a rompu les liens avec ce passé auquel il ne pense plus qu'avec une infinie tristesse, si bien qu'il préfère éviter de s'y pencher. À quoi bon conserver tous ces vestiges, combien même réalisés sur-mesure ? André-Jean Huron-Julot de la Martinière se sépare de douzaines de paires et à chaque fois, il éprouve un étrange émoi. Ses chaussures ravivent des souvenirs, souvent heureux, et c'est auréolé de cette mélancolie douceâtre qu'il poursuit le grand ménage dans sa vaste demeure.

La frénésie est réelle. Comme si, partout, tout le monde déménageait.

Au huitième jour, la circulation est devenue impossible dans les centres-villes. Les rues sont encombrées de meubles et de véhicules abandonnés, de valises débordant de linge et de matériel hi-fi, de montres, de bijoux et de bouteilles d'alcool. Ce n'est pas la débâcle de 1940, ce serait plutôt un mélange de Noël improvisé, en plein été, de Grande Braderie de Lille, de carnaval de Cayenne et de bal du 14 Juillet.

L'anticyclone installé sur l'Ouest de l'Europe poursuit son œuvre. Le ciel est clément. Le moral des troupes est au beau-fixe. Aucune dépression n'est annoncée avant longtemps. Nuit et jour, la fête se poursuit. Des inconnus s'interpellent dans la rue. Impuissantes, les forces de l'ordre assistent à cet immense engouement caritatif. Parmi elles, certaines ont déjà déposé des bombes de gaz lacrymogène de cinq litres. Elles passent inaperçues dans ce fatras de tous les diables.

Bientôt, ce sont des fiches de paie, des

actes de mariage, des livrets bleus, des tirelires et des coffres-forts Fichet en fonte descellés qui rejoignent la plus grand brocante à ciel ouvert que jamais aucun œil humain ait pu voir. La rue devient labyrinthe. Les sens interdits sont ensevelis sous des montagnes de chaises en formica, de consoles Ikea et de buffets Henri IV. Des maires offrent leur écharpe tricolore au premier venu. Des ministres se défont de leur maroquin. Des géôliers entament des cantiques.

Les maisons, les appartements, les bureaux se vident ; la rue s'emplit. L'opulence extrême des habitants apparaît en pleine lumière. Tout ce dont chacun rêvait de se débarrasser prend place parmi d'autres vieilleries abandonnées. Cette surabondance effrayante a quelque chose de grotesque qui n'échappe à personne. Et surtout pas aux soldats du feu qui se demandent de quelle façon, dans ces conditions, ils pourraient régler un éventuel problème.

Les avenues sont bouchées. Les artères principales sont toutes occupées par ce qui y a

été déversé, superposé, déstocké.

Les normes sociales, faites de l'acier le plus trempé qui soit, fondent comme la banque au printemps. Le général a sorti une vieille brouette à bras, sur laquelle il entasse les cent cinquante et quelques paires de grolles qu'il possédait encore. Toutes sont rutilantes ; pendant des décennies, elles ont été cirées, lustrées, bichonnées. Pieds nus dans une paire de tongs, il soulève sa charrette et apporte toutes ces richesses au bout de l'allée. Qui les voudra les prendra.

La population évacue ses trop-pleins. Elle se purge. Et pour une fois, elle ne choisit pas d'expulser ses Maliens, ses Roms, ses Juifs, ses Kurdes, ses métèques, ses bicots, ses Polacks ou ses handicapés mentaux. Elle choisit de purifier ses valeurs. Elle choisit de s'en prendre à la surabondance insensée qui la plombe, dans laquelle elle s'est empêtrée et qui la faisait crever aussi sûrement qu'une dose d'arsenic quotidienne dans le thé du matin.

Alors, dehors, c'est un joyeux bordel.

Mais dans les têtes, ça se clarifie. Après la Seconde Guerre, on avait tout fait pour retrouver l'abondance et la prospérité. On avait pour ce faire trouvé et appliqué des solutions géniales. Mais ces solutions étaient devenues le problème et le temps était venu de mettre en route d'autres dynamiques.

Aujourd'hui, l'abondance est devenue ruineuse en temps, en énergie, en ressources humaines. Le système est reconnu absurde. On n'est plus dans l'après-guerre. On a changé d'époque. Il y a un besoin vital de renouveau.

Ce sont des choses qui arrivent dans le cours de l'Histoire.

Pour que naisse un nouveau système, il n'y a pas d'autre choix que refuser l'ancien. Dans les sous-préfectures, dans les hameaux, réagissant à l'appel lancé sur Facebook par un obscur groupe de scouts bien-pensants du Val-d'Oise, chacun répond présent.

On supprime ses vieilles habitudes. On tourne la page. On donne à tour de bras. On se dépouille. On vide ses armoires et ses frigos.

Et comme tout le monde suit le mouvement, sauf quelques ermites, le résultat est époustouflant. Quand tout le monde s'y met...

L'effort paraît moins grand, quand chacun y met du sien. Et tout le monde s'y est mis, entrant dans une sorte de transe qui n'était pas dénuée de douceurs ni de temps forts. La sur-enchère fonctionnait à plein régime. C'était à qui se dénuderait le plus totalement. Ça dura plusieurs semaines à ce rythme. Des forces quasi surnaturelles guidaient chacun et chacune.

Sur le kilomètre et demi de route qui menait du manoir des Huron-Julot de la Martinière au petit bourg de Verneuil-Sainte-Maxence, on trouvait absolument de tout. Combien de temps tout ce merdier, toutes ces merveilles, allaient-ils rôtir au soleil ? La question était centrale, car si certains déposaient tel ou tel objet, d'autres se servaient et prenaient ce dont ils avaient envie, ou besoin.

On sentait bien que les choses allaient rentrer dans l'ordre. Et que ce nouvel ordre ne serait pas parfaitement superposable sur l'an-

cien. On savait qu'il y aurait du déchet, que tout ne serait pas idéal automatiquement. Mais déjà de toute part, on respirait mieux. Ces quelques semaines de folie douce avaient remis certaines pendules à l'heure. Car il y avait plus d'une pendule à être restée bloquée dans les siècles passés, et il fallait bien ce remue-ménage rocambolesque pour tout décoincer.

En un temps record, les vieux verrous sautèrent. Une nouvelle idée de la liberté et du partage naissaient. Ce qui aurait semblé absurde – ou irréalisable – quelques jours plus tôt, comme cesser d'aller travailler ou comme emprunter une voiture laissée en libre-service sur un bas-côté, devenait la règle. « Tout fout le camp ! » entendait-on encore dans la bouche d'aucuns qui n'avaient pas mesuré l'ampleur du changement.

*

Fin du flash-back.

Bref, sept ans avait passé.

« Quand je pense que ça fait maintenant sept ans qu'on vit ainsi ! J'en reviens pas !

- Oui, c'est incroyable, répond Angelino qui, n'ayant pas beaucoup dormi, est encore un peu fatigué.

- Quand je repense comme on devait galérer pour se fournir en matériel, bouffer, payer le loyer de l'atelier et subir en plus les

remarques de ceux qui lorgnaient sur mes travaux d'un air dubitatif en lâchant "Et vous arrivez à en vivre ?"

- Le plus dur est passé comme on dit.

- Oui my love ! Désormais fini les fins de mois qui commençaient à nous taper sur le système ! Fini les choix entre la côtelette ou le pot de térébenthine. D'ailleurs, j'ai pris au moins quinze kilos depuis que je n'ai plus à choisir. »

D'un œil soudainement intéressé, Angelino recherche sur les courbes d'Irima les preuves de ce qu'elle avance. Il hésite à approcher sa main de zones dodues qui attestent la véracité de ses dires.

« Et si on descendait prendre notre petit-déjeuner ? demande-t-elle.

- Et si on se mettait en appétit, puis attendions qu'on nous monte ce petit-déjeuner ? » répond Angelino, princier.

*

Sept ans plus tôt, des millions de gens ont pris leur destin en main. Ils ont uni leur force et leur ruse. Ils ont occupé la rue. Ils ont lâché leur proie non pas pour l'ombre comme dans la fable de La Fontaine, mais pour avoir l'esprit libre. Ils ont secoué le joug jusqu'à s'en débarrasser. Ils ont arrêté de travailler pour des clopinettes. Ils ont arrêté de s'en faire pour un compte à découvert. Ils ont refusé de continuer comme si de rien n'était, comme si les sans-abris étaient quantité négligeable, comme si les disparités étaient normales, comme si leurs efforts étaient assurés d'être vains, comme si le gaspillage et la pollution étaient des fatalités. La liesse a été telle que le changement a été rendu possible. La prise de risque a été à la hauteur des peurs qu'il fallut surmonter (peur d'aller vers l'inconnu, peur de se retrouver le bec dans l'eau, peur de régresser, peur du chaos, peur d'essayer de nouvelles désillusions...). Et le résultat n'a déçu personne, même si certains ont dû chan-

ger leur fusil d'épaule et apprendre à reprendre leurs chaussettes eux-mêmes.

Se débarrasser de ses peurs a été la grande jouissance collective de cette épopée historique. La peur de manquer a été remplacée par les libres-services à volonté. La peur de tout perdre a été commutée en certitude de pouvoir profiter de beaucoup plus. La peur de la pauvreté a été transcendée par la gratuité et la disponibilité des biens d'une part, et par l'abandon du culte du pognon d'autre part. La peur de son voisin a été éradiquée grâce à la possibilité de déménager. La peur de rater sa vie a été éliminée au profit d'un élargissement sans précédent des possibles.

C'est à tous ces éléments que sentencieusement songe Uri dans le silence de son appartement de la rue R 814 en regardant ses bottes pointure 44 au cuir tatoué d'un énigmatique A-J.H-J.M.

*

C'est drôle, cette affaire : j'ai toujours pris mon voisin pour un alcoolique, une espèce de pauvre type irrécupérable, une poche, un misérable, un rebut, une merde ayant échoué dans notre calme et paisible résidence. Aujourd'hui, je suis contraint de modifier mon jugement sur lui. La belle Irima est en grande partie responsable de ce revirement.

*

Ces trois derniers mois, j'ai saigné dix-sept fois du nez. Je me demande si je n'ai pas un cancer des narines.

*

J'enfile mes gants roses en caoutchouc. J'aime le contact de cette matière élastique, flasque et vite moite. Pour nettoyer les vitres, c'est idéal. Surtout si elles sont très sales et difficiles d'accès.

Et je frotte. Et ça brille. Et je rince. Et je contemple mon ouvrage et me remets à la tâche, car on peut être laveur de vitres et néanmoins rechigner à s'endormir sur ses lauriers.

Mon geste est précis, ma volonté intacte, mon esprit léger, concentré.

Quand mon flacon sera vide, mon bras ankylosé et mes reins douloureux, j'arrêterai et rentrerai chez moi.

*

Ma mère voulait que je sois institutrice. Basque mais très vieille France, ma mère a

toujours eu le sens du moindre risque. Mon père voulait que je sois prostituée. C'est ma mère qui a eu le dernier mot, après des débats ô combien houleux on s'en doute sur les bienfaits du service public et les méfaits du paternalisme d'État.

Je suis rousse, fille unique, et ai donc passé mon enfance sur les collines d'Oloron-Sainte-Marcie, à lire, à écrire, à apprendre la diction, les mathématiques, l'espagnol, l'allemand, le latin, l'art du maquillage, la géographie et quelques autres matières indispensables.

Préparée à entrer dans la vie active, je m'y suis engagée sans difficulté. Les premières années passées à enseigner se sont enchaînées sans que je les voie filer. Quand les Évènements ont démarré, d'abord en région parisienne, dans les banlieues dorées, là où l'abondance était réellement criante et les fortunes absolument faramineuses, puis s'étalant peu à peu à tout le pays comme une lente et large traînée de poudre, j'ai personnellement pris conscience que ma jeunesse était termi-

née. Les Évènements qui pour beaucoup représentent un renouveau sont pour moi un achèvement, associé à une pensée crève-cœur, celle d'avoir consacré mon énergie à des élèves ignares, pour ainsi dire en pure perte – je ne me fais aucune illusion –, au lieu d'avoir profité des joies liées aux avantages d'être une jolie jeune femme.

Ces années, passées à prodiguer leçons de calcul et de grammaire, m'avaient défraîchie. Sans les Évènements qui ont agi sur moi avec la force d'une tenaille qui arrache un clou à une planche pourrie, je serais probablement devenue acariâtre. Les Évènements m'ont peut-être aussi apporté quelque bienfait.

Fin d'un monde.

Début d'un autre.

Dieu merci.

*

Madame Roulette n'est vraiment pas ordinaire. Je me demande où elle puise toute cette énergie. Recevoir, cuisiner, bavarder, s'enquérir de la santé d'untel, des aventures amoureuses d'untelle, se faire belle, sélectionner les convives adéquats, selon des critères qu'elle est la seule à avoir en sa possession et qui sont sûrement fabuleux puisque sur la base desdits critères, les réunions qu'elle concocte sont couronnées de succès. Systématiquement. C'est imparable. Personne n'a jamais dit le moindre mal ni proféré la plus minuscule des réserves concernant les soirées toujours réussies de madame Roulette. Pourtant, je répugne à m'y rendre.

Je ne crois pas que ce soit de la timidité.

Disons que je préfère être seul, seul à ma table, seul dans mon lit lorsque je me couche et seul dans mon lit lorsque je me lève. Seul aussi quand j'enfile mes bottes en cuir gravées d'un sigle entrelacé, sibyllin mais pas vilain – A-J.H-J.M.

Et pourtant, j'aimerais, dans un monde

idéal, être celui qui brille dans les soirées chic et parfaites de madame Roulette. J'aimerais être celui sans qui ses soirées auraient un goût d'inachevé, d'à-peu-près, de presque raté.

Mais ce monde idéal n'est pas.

Je ne suis qu'un humble laveur de vitres.

Je crois que je vais cesser de la poursuivre de mes assiduités, qui ne mènent nulle part.

Rennes-sur-Vilaine, novembre 2012.

PARUTIONS DU MÊME AUTEUR

Chroniques ivoiriennes

Éditions L'harmattan, Paris, 2005

Au paradis sans préavis

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2007

Derrière les géraniums

Éditions Le Manuscrit, Paris, 2007

Les arcanes de la loose

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2008

Straed Naonediz - Histoires de la rue Nantaise

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2008

La loterie byzantine

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2009

La vengeance du dindon farci

Collectif - Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2009

La saison des arcs-en-ciel

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2010

L'île des valeureux

Collectif - Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2010

Histoires de proches

Collectif - Éditions Jacob-Duvernet, Paris, 2010

La clinique du docteur S

Collectif - Éd. de la rue nantaise, Rennes, 2012

Louissette number one

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

Une nouvelle aventure de Jim la Terreur

Éditions de la rue nantaise, Rennes, 2013

Un p'tit câlin avec plein d'amour dedans

Collectif - Éditions La Gidouille, Yffiniac, 2013

PARUTIONS DU MÊME ÉDITEUR

ROMANS

Ce jour-là, récit de J. F. DU RIAL

Les états généraux de la loose, d'A. GÖHTPERZ

Prizu, d'AVOGADRO PULMONAIRE

Les arcanes de la loose, de CYRILLE CLÉLAN

La loterie byzantine, de CYRILLE CLÉLAN

La pesée des légumes s'effectue en caisse, quasi-polar de
SABINE JOURDAIN

Léopold, examen de conscience de MICHELLE BRIEUC

Cons et consorts, fiction d'EMMANUEL GLAIS

Chonzac, polar d'YVES TANGUY
Les 3 singes, polar d'YVES TANGUY
Initiales BB (Béatrice Baldini), de B. NOBLE
Pour habiller mon âme, de SERGE TRAVERS
La Fulguration, de KARIM KARA MOSLI
Pour le titre on verra plus tard, de W. SALOMÉ
Louissette number one, de C. CLÉLAN
Une nouvelle aventure de Jim la Terreur, de C. CLÉLAN

NOUVELLES

Au paradis sans préavis, de CYRILLE CLÉLAN
Le clandestin du Sloughi, de HENRI LE BELLEC
La face cachée du soleil, de FRANÇOIS AUSSANAIRE
La vengeance du dindon farci, recueil collectif avec C.
CLÉLAN, S. GRANGIER, N. MADEC et N. MAIER
Des idiots presque parfaits, de GAËL MONTADE
L'île des valeureux, recueil de 22 nouvelles, de B.
BUSQUET, P.-O. CAUSSARIEU, A. CHASLE, C. CLÉLAN, A.
GÉNOIS, N. MAIER, MICHÈLE SOUCHET-GAVEL
Une bière à Firenzuola, de MAURICE LE ROUZIC
Chiens dans la nuit, recueil de 5 nouvelles (pour un
public averti) de STÉPHANE GRANGIER
Stiff little fingers, nouvelle de S. GRANGIER (parue ini-
tialement dans le recueil *Chiens dans la nuit*)

Chiens dans la nuit, nouvelle de S. GRANGIER
Amarrée noire, nouvelle de S. GRANGIER
Remugles, nouvelle (pour adultes) de S. GRANGIER
Rencontres vents et marées, recueil de PIERRE-VÉRO
RÉSHYTO, préfacé par ARMANDINE CHASLE
La clinique du docteur S, recueil collectif de C.
CLÉLAN, A. GÉNOIS, E. GALIS ET D. LE FAOU
Droit vers le soleil, recueil de STÉPHANE GRANGIER
Amarille, recueil de MAURICE LE ROUZIC
Manuel de survie en territoire amoureux, de FRANÇOIS-
MARIE FERRÉ

BANDE-DESSINÉE

Paul et Mic ruent dans les brancards, de SRI
10 principes pour résoudre la crise, de SRI

THÉÂTRE

La saison des arcs-en-ciel, de CYRILLE CLÉLAN
Le cirque d'Amélie, de SERGE TRAVERS
Du sable pour horizon, drame de G. COUPECHOUX
Système solaire et chaise bancale, saynète de
CHRISTOPHE COJEAN

Air conditionné — la comédie des temps chauds,
de SERGE TRAVERS et PAUL GUIMONT

Manoir sous haute tension sur l'île de Man, de
KATIA VERBA

La valse des matadors, de NATALIA FINTZEL-
ROMANOVA

Le château de Montgueux, de KATIA VERBA

Norma Jeane, de PIERRE GLÉNAT

Aux premières loges, de SERGE TRAVERS

Échec et mâle, de KATIA VERBA

Marchands de sable, de JACQUES THOMASSAINT

Vénus on the moon, d'ALAIN GIRODET

Fatalement vôtre, de KATIA VERBA

Personne ne vous regarde, de JULIEN COVAIN

Maintenant... Crache ! de BRUNO FOUgniÈS

Dégât des âmes, de NICOLAS DE LAPRADE

REPORTAGES - ESSAIS

Straed Naonediz — Histoires de la rue Nantaise, de
CYRILLE CLÉran

*Guyonville — Histoire et anecdotes d'un petit village
de Haute-Marne,* de JACQUELINE FORGEOT

Le Code, essai de WILFRIED SALOMÉ

POÉSIE

L'électron libre, recueil de fictions poétiques de
CHARLES LESCUYER

Poésie-Flaques, recueil de poésie, illustré par RÉGIS
MOULU et préfacé par GHYSLAINE LELOUP

JEUNESSE

Le couloir de Léa, roman épistolaire d'ARNAUD GÉNOIS,
illustré par MATTHIEU CHOUTEAU

Des pucerons sur les rhododendrons, recueil de
JACQUES THOMASSAINT illustré par SANRANKUNE

Les Golinouilles - De l'autre côté de la Ville Rouge,
roman de CHRISTINE CLAUDE, illustré par SRI

Éditions de la rue nantaise

Rennes

www.ruenantaise.com

IMPRESSION : Identic, Cesson-Sévigné (35)

© 2013

ISBN : 978-2-919265-15-2